

JOURNAL HELVETIQUE
O U
R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oeco-
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-
gitives de Littérature choisie , en prose &
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,
les Découvertes & l'Encouragement des
Sciences & des Arts , des Manufactures
& des Métiers &c.*

DEDIÉ AU ROI.

M A R S 1 7 6 8.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

M D C C L X V I I I .



JOURNAL HELVETIQUE.

M A R S 1768.

L'ART DE FAIRE UNE TRAGEDIE
Qui réussisse.

Par M. S. P. M.

Vous n'aurez pas achevé votre rhétorique, que vous parlerez du théâtre sans avoir rien appris; vous direz beaucoup de mal de vos maîtres, & surtout de CORNEILLE. Vous vous ferez présenter à des protectrices qui n'auront pas le sens commun, mais que l'on écouterà, parce quel-

les feront riches, ou qu'elles auront de la naissance; & vous aurez soin de leur répéter que vous avez du génie, & que SOPHOCLE, EURIPIDE, RACINE, CREBILLON n'étoient pas tragiques. Vous épargnerez cependant la réputation de M. DE VOLTAIRE, parce que M. DE VOLTAIRE est vivant, & qu'il vous écrira, & qu'une Lettre de ce grand homme fera pour vous la lettre patente même du talent.

Vous ne lirez que vos ouvrages. D'abord vous garderez bien de réfléchir plus d'une heure sur le plan que votre imagination facile aura conçu sans peine.

Ne vous attachez qu'à ce qui peut former ce qu'on appelle une scène d'éclat: toutes les autres lui doivent être sacrifiées.

Inutile de lier les scènes; cela retarde la marche de l'action; & puis le public n'est pas si difficile que nos maîtres l'ont cru, ou ont voulu nous le faire croire. Surtout force coups de théâtre, n'importe quels moyens les produisent, c'est là l'effort du génie, & ce qui décide les batemens de mains.

Beaucoup de sentences que l'Acteur puisse avec emphase venir jeter au nez du parterre, & il admirera.

Faites entrer dans vos rimes à tort, &

à travers, ces grands mots *d'humanité, d'être*, & vous ferez applaudi.

Que vos personnages aient quelque teinture du jargon philosophique, qu'ils débitent des tirades de spinosisme; qu'ils soient des frondeurs perpétuels des rois, des dieux, de leurs ministres; en un mot qu'ils ne parlent jamais comme ils devroient parler, & que ce soit toujours vous que l'on entende sur la scène & vous ferez applaudi.

Faites mourir vos héros avec un grand mépris de la vie, sentiment si opposé à la nature, & dont on ne trouve des exemples que dans les Drames modernes, & vous ferez applaudi.

Que vos Princesses soient des esprits forts, qui ne croient ni aux revenans, ni aux Prêtres, ni au Ciel; qu'elles aient toutes l'audace & le favior de la philosophie, que vos tirans montrent de la bonhomie, de la stupidité, que vos Confidens parlent comme des Rois, & vous ferez applaudi.

Que vos vers tombent un à un gonflés d'épithètes impropres, toujours isolés, le vers qui suit n'étant point dépendant de celui qui le précède, & l'on vous appellera un grand Poète.

Associez dans vos métaphores le simple avec le figuré, & vous ferez un homme de goût.

Vous vous écarterez absolument du vrai de la nature, & vous secouerez le joug des règles reçues & vous en créerez de nouvelles; cela vous donnera l'air & la hardiesse du génie.

Vous pourrez encore faire briller votre esprit philosophique, car c'est le seul aujourd'hui qui réussisse au théâtre, en inserant dans votre drame, le plus mal adroitement qu'il vous sera possible, quelques dissertations, où vous examinerez favamment, le culte, les loix, le gouvernement &c.

Surtout du spectacle, du spectacle; des épées nues, des armées entières sur le théâtre, des Prêtres qui viennent tout exprès pour ouvrir la scène, vingt coups de poignard donnés & reçus, les parades annoblies des Srs. BIENFAIT & MICALET, & l'on dira que vous possédez l'action dramatique.

Songez que vous travaillez pour votre Siècle, qu'il faut ne plus marcher dans les routes battues de la vieille antiquité, & très peu vous soucier des jugemens de la race future; que votre pièce, pour réussir, doit pécher contre la nature, le sens

commun ; que les rôles ne doivent jamais être dans leur caractère ; que la simplicité théâtrale est d'une monotonie insupportable ; que votre versification doit être inégale ou boursoufflée, ou rampante & toujours profaïque, ayez soin que votre drame ne soit qu'un Centou (*) monstrueux des vers de M. DE VOLTAIRE, enchassés sans goût ; & vous irez aux nues.

Lors que votre cabale, composée de garçons perruquiers, de valets de chambre, d'écoliers de seconde, criera *l'Auteur, l'Auteur*, faites quelque difficulté de paroître ; que votre modestie cède cependant aux efforts de vos protecteurs, les Comédiens ; laissez vous amener par eux avec dignité sur la scène, non pour faire amende honorable, mais pour recueillir des applaudissemens bien flatteurs.

Le lendemain de votre réussite vous n'oublierez pas de vous répandre dans les cafés, dans les cercles ; de vous proposer avec franchise pour le modèle de l'art théâtral, de nous promettre des poétiques, & surtout de vous concilier les jugemens divers des journalistes : Ils vous élèveront au dessus des CORNELLE, des RACINE,

(*) Ouvrage composé de plusieurs vers pillés.

248 JOURNAL HELVETIQUE

des VOLTAIRE ; la Province croira ces fi-
dèles échos des connoisseurs & vous ad-
mirera ; & vous emporterez les suffrages
de la multitude : Il n'y aura que quelques
vieux romains dans la littérature , que
vous ne pourrez point gagner , & qui
s'obstineront à vous refuser du talent,
mais vous les mépriserez.





S A L L Y,

O U

L'amour Anglois.

 ANECDOTE HISTORIQUE.

 Par M. D'ARNAUD.

L'AMOUR est une passion qui se fait sentir à tous les cœurs : Mais il n'y est point caractérisé par les mêmes effets. Chaque nation, chaque homme peut-être a sa manière d'aimer. L'amour Anglois paroît être le plus décidé ; il y entre de cette profondeur qui marque toutes les impressions de ce peuple & qui produit nécessairement la mélancolie. Rarement la tendresse envisagée sous ces traits promet-elle un effet agréable ; mais elle est sûre d'attacher, d'intéresser, & ce qui mérite plus notre attention, de nous démontrer les suites funestes de ce sentiment, quand il

n'est point corrigé par la raison, ni par le devoir.

SALLY, fille d'un riche négociant de Londres, avoit été élevée avec le fils d'un des amis de son père; ces deux enfans connurent en quelque sorte l'amour dans leurs premiers jeux. Les parens de SALLY ne s'apperçurent point de cette inclination naissante qu'ils auroient dû détruire dans ses commencemens. La fortune médiocre de STANLEY. (C'est le nom du jeune homme) ne lui promettoit pas d'espérer d'obtenir la main de SALLY, qui étoit regardée comme un des meilleurs partis de Londres. Malgré ces obstacles, leur tendresse ne fit que croître & se fortifier avec l'âge. SALLY avoit le caractère encore plus mélancolique que ne l'ont ordinairement ses compatriotes: On doit donc s'attendre à toute la violence de ses transports. Elle aimoit d'autant plus vivement qu'ayant reçu une éducation cultivée, elle étoit contrainte de se soumettre à toutes les obligations de son sexe. Il falloit que son extérieur démentit sans cesse le trouble de son ame.

STANLEY donna à sa jeune maitresse quelques sujets de jalousie; on ne fait s'ils étoient fondés: Il n'est point de traits légers pour un cœur sensible. SALLY eut

la force de diffimuler quelque temps ; & de dévorer ses chagrins ; elle se contentoit de laisser tomber des pleurs dans son sein : Sa douleur éclata ; elle se plaignit avec douceur , & dit un jour à son amant dans l'abondance des larmes : „ Vous savés „ STANLEY, que je vous aime , & que „ je n'aime que vous ; si vous continués „ à voir MISS JENNY, vous ferés la cause „ de ma mort.

STANLEY promit tout pour rassurer SALLY : Mais soit qu'il eût moins de vivacité & de tendresse, soit que ses soupçons lui parussent entièrement injustes, il ne tint point parole, & cette malheureuse fille n'en fut que trop informée. Elle ne fit point entendre la moindre plainte, & affecta une tranquillité dont STANLEY, s'il avoit aimé comme SALLY, eût aisément pénétré la diffimulation ; elle nourrit dans son cœur un sombre désespoir ; l'œil de la nature fut plus clairvoyant que celui de l'amour. Les parens de SALLY, à qui elle étoit chère, surprirent, si l'on peut le dire, l'agitation secrète qu'elle éprouvoit ; ils lui en demandèrent la cause ; elle s'obstina à garder le silence. On observa seulement qu'elle avoit les yeux égarés, qu'il lui échappoit des soupirs, & qu'elle cherchoit même à repousser ses larmes.

Elle vient un soir, selon l'usage, recevoir la bénédiction de son père & de sa mère; elle les embrasse, retourne plusieurs fois dans leurs bras, ne sçauroit s'en séparer qu'en gémissant, sa mère alarmée lui fait de nouvelles questions: SALLY ne répond que par des pleurs: ses parens persistent à l'interroger; elle se rejette sur une tristesse involontaire qu'elle ne peut dompter & les quitte enfin, comme accablée d'une profonde douleur.

La tendresse maternelle est peut-être la plus inquiète de toutes. La mère de SALLY tourmentée toute la nuit de l'état où elle avoit laissé sa fille, ne peut résister à l'impatience de la voir. Le jour avoit à peine paru qu'elle se lève pour courir à son appartement. Son mari s'efforce en vain de la retenir, en lui disant que ses craintes n'étoient point fondées. Vous ne savez pas repliqua-t-elle ce que c'est qu'une mère; & elle sort avec précipitation. Quel affreux spectacle la frappe! elle trouve sa fille étranglée à une des colonnes de son lit avec un papier sur sa poitrine, où étoient écrits ces deux mots: *For love, pour l'amour.*

La mère, toute effrayée, vole à sa fille dans l'espérance qu'on pourroit encore la secourir; elle appelle son mari, ses domestiques: Leurs soins furent inutiles;

il y avoit déjà cinq ou six heures que cette infortunée créature s'étoit détruite. Le bruit de cette mort parvient bientôt aux oreilles de STANLEY ; il s'élançe vers la chambre de SALLY en s'écriant : „ C'est moi qui suis son assassïn ! „ il se jette sur son corps, l'arrose de ses larmes. Les parens de SALLY arrachent STANLEY de dessus le cadavre, & croyant en effet qu'il étoit le meurtrier de leur fille, s'abandonnent à la fureur, le père fond l'épée à la main, sur STANLEY, qui ne se met point en deffense, & reçoit un coup mortel.

Oui, poursuit-il, c'est moi qui suis le boureau de Miss SALLY, & je rend grace au Ciel de la suivre dans le tombeau. Il raconte alors ce que la famille avoit ignoré jusqu'à ce moment. Lors qu'on vient a savoir que STANLEY n'a point porté la main sur SALLY, on veut lui donner du secours. Non, continue-t'il, je n'abuserai point de vôtre humanité. Tout ce que j'attends de vos ames généreuses, c'est de hâter s'il se peut, l'instânt de ma mort, j'ai causé celle de vôtre fille, de tout ce que j'adorois ; c'est moi qui l'ai immolée, ne l'aimant pas autant qu'elle le méritoit ; mes imprudences ont excité sa jalousie ; je meurs avec plaisir de vos coups ; j'implore une seule

grace : Qu'il me soit permis de rendre mes derniers sours à côté de Miss SALLY, le père & la mère en pleurant traient ce jeune homme auprès de leur fille ; il prend une de ses mains, la porte à sa bouche & expire en disant : O ma chère SALLY, est-ce assez de mourir pour toi ?

F I N.





L E T T R E

A M. LE PROFESSEUR DE FELICE.

J'AI lu avec un vrai plaisir le Droit Naturel de BURLAMAQUI, & comme c'est à vous, Monsieur, que nous devons la nouvelle forme sous laquelle cet ouvrage estimable a paru, vous voudrez bien que ce soit à vous même aussi, que je rende compte des idées que sa lecture m'a fourni, & surtout de celles qu'à fait naitre le passage suivant, qui se trouve au Tome V page 139.

„ Le pouvoir paternel, dit BURLAMA-
 „ QUI, ne renferme pas en lui même, le
 „ droit de vie & de mort sur les enfans qui
 „ ont commis quelque crime. Tout ce qu'un
 „ père comme tel peut faire, c'est de les
 „ chasser de sa famille. Vous dites là
 „ dessus: Ce n'est pas assez de les chasser
 „ de sa famille, il doit *les dénoncer au Sou-*
 „ *verain*, afin qu'il les punisse suivant
 „ la qualité des crimes. Car d'abord, le
 „ père est citoyen avant que d'être père,
 „ & les intérêts de la Société doivent
 „ précéder ceux de sa famille qui ne sont
 „ qu'aparens, lorsqu'ils se trouvent en op-

„ position avec ceux de la Société. Or
 „ l'intérêt de la Société demande, que le
 „ crime soit puni. D'ailleurs comme les
 „ enfans font sujets du Souverain, qui
 „ en confie l'éducation aux pères & aux
 „ mères, ceux ci en font responsables,
 „ & n'ayant pas le pouvoir de punir leurs
 „ crimes, aiant d'ailleurs tout intérêt
 „ qu'ils soient imputés efficacement à leurs
 „ enfans coupables, ils doivent recourir
 „ à l'autorité du Souverain pour sauver
 „ à la fois ce qu'ils doivent au Souve-
 „ rain & à l'Etat. C'est une suite de ce
 „ que les Souverains dans la Société civile
 „ ont pris la place des pères dans l'état de
 „ nature, où ils avoient le droit de vie &
 „ de mort sur leurs enfans. Or com-
 „ ment le Souverain exerceroit-il ce droit
 „ si les pères & mères n'étoient pas obli-
 „ gés de lui déclarer les crimes de leurs
 „ enfans. „

Je ne suis pas, Monsieur, de votre
 sentiment ni de celui de M. BURLAMAQUI.
 Permettez que j'examine vos raisons, &
 que je vous communique les miennes sur
 ce sujet intéressant.

1^o. Vous dites que les pères sont ci-
 toyens avant que d'être pères: Cela est
 vrai, à l'égard de ceux qui sont natifs,
 mais

mais pour ceux qui se font fait naturaliser, ils sont pères avant d'être citoyens, leurs droits & leurs devoirs sont conventionnels, & dérivent des loix positives qu'ils viennent d'adopter. Donc cette proposition ne prouve rien contr'eux, parce que les loix positives n'obligent nulle part les pères à dénoncer leurs enfans.

Suposé même qu'un citoyen nouveau vienne d'un pays étranger habiter chez nous & qu'il *soit censé avoir* contracté cette obligation tandis qu'il habitoit dans un autre État; cette proposition ne prouve rien non plus, car les pères ne sont pas devenus pères sous la condition d'accuser leurs enfans, de les trahir, de les exposer pour leurs crimes. La nature leur a donné un cœur tendre pour leurs enfans & ils s'exposent même aux plus grands dangers pour les sauver. Cet amour est si général & si fortement imprimé dans tous les cœurs que nous n'avons que peu d'exemples de pères qui aient accusé leurs enfans. Je fais bien que BRUTUS & MANLIUS ont fait trancher la tête à leurs fils, l'un pour sauver la République, & l'autre pour maintenir la discipline militaire. Mais ce sont des cas trop rares pour qu'on puisse en rien conclure. On m'a conté,

& je l'ai lu dans un manuscrit; que LUTPTON Ministre Bernois à Erlembach avoit dénoncé & livré sa propre fille à la justice , pour un crime qui la fit condamner à la mort & qu'après cette sentence il avoit eu l'atroce fermeté de l'accompagner en qualité de Pasteur & de consolateur jusques sur le lieu de l'exécution. Voila un exemple remarquable, surtout de la part d'un Prédicateur & d'un homme public. Le citoyen Bernois étoit citoyen avant d'être père, direz vous, & il a fait son devoir.

Mais je vous prie d'observer que les familles existent avant l'Etat , car si une famille existe solitairement dans quelque contrée , il n'y a encore aucun Etat , mais l'Etat naît de la multiplication des familles. Lorsque le fils de l'Amiral PEN passa avec 2000 familles en Amérique pour y fonder une colonie, il n'existoit encore aucun Etat , mais ces 2000 familles & par conséquent les pères de famille existoient. Ce sont elles qui formèrent la colonie connue sous le nom de Pensilvanie. Ainsi les familles sont antérieures à l'Etat.

L'Etat subsiste par l'existence des familles, si celles ci cessent, dès lors plus d'Etat, plus de Société politique. Or qu'est-ce qui fait subsister une famille, c'est l'amour paternel : Or cet amour ne pouvant sub-

lister avec le devoir de dénoncer les crimes de ses propres enfans & les familles étang antérieures à l'Etat , vôtre proposition ne sauroit être vraie ; c'est ce que nous développerons mieux encore dans la suite.

„ 2^o. *Les intérêts de la Société doivent*
 „ *précéder ceux de la famille , qui ne sont*
 „ *qu'apparens lorsqu'ils se trouvent en op-*
 „ *position avec ceux de la Société. D'ac-*
 cord. C'est une vérité de politique, une maxime d'Etat qui doit être adoptée par tous les Souverains. Mais daignez répondre à cette question. Qui est chargé de veiller à la conservation de la sûreté publique ? Est-ce le Père de Famille , ou le Magistrat ? C'est ce dernier sans doute, Bien entendu que c'est en qualité de personne publique , & nullement en qualité de personne privée. Cette distinction est réelle & essentielle. Car si chaque Citoyen étoit chargé de l'office des Magistrats il en naitroit une grande confusion , & une vraie anarchie. Or puisque la Société a confié sa sûreté à ses Magistrats , tout Père de famille , entant que personne privée , doit son principal soin à la conservation de sa famille , parce-que la sûreté publique est confiée à d'autres mains , donc les intérêts de sa famille précèdent , quant à lui , l'intérêt public.

Si l'Intérêt public est en oposition avec celui de la famille, le Magistrat armé de la force publique y pourvoira, pour que justice soit faite, & le père est trop foible pour résister à cette puissance. Son devoir est alors de céder & de ne pas s'y opposer. Mais doit-il aller au devant d'elle par des dénonciations ? Voilà une autre question que nous développerons d'abord.

3°. *L'intérêt de la Société demande que le crime soit puni.* Cette assertion est un peu vague. Entendez vous par là que tous les crimes soient punis, ou voulez vous dire plutôt, que tous les crimes ne restent pas impunis ? L'impunité générale est dangereuse, mais c'est la faute du Magistrat qui n'exerce pas sa puissance exécutive, ce n'est pas celle d'un père de famille qui ne décele pas les crimes de ses enfans. Ainsi si le Magistrat ne punit pas, toute dénonciation est inutile. Si au contraire le Magistrat use de son pouvoir, il s'agit de savoir si tous les crimes doivent être punis ? Et je dis que non, car il n'y a aucune Nation policée où l'usage de faire grace aux coupables ne soit introduit. Or, si le Souverain a le droit d'user de clémence, pourquoi refuseroit-on à un père celui d'écouter les sentimens de son cœur,

pour soustraire son enfant à la peine ? Faut-il de nécessité qu'il les abjure pour satisfaire à un devoir positif, que son cœur défavoue ? Si c'étoit un devoir, on feroit de chaque père un ennemi de sa famille. Dailleurs dans toutes les Républiques libres, un criminel se chatie lui même, en s'expatriant volontairement & en prenant la fuite. Cette fuite rétablit la sureté publique : Ainsi si un criminel n'est plus en état de troubler la tranquillité, il n'est pas toujours absolument nécessaire de le mettre à mort ou de lui infliger des peines afflictives. Le but des Loix criminelles qui est la sureté publique, étant obtenue par cette fuite même.

On me dira peut-être qu'un scélerat pourroit ainsi troubler une Société après l'autre. Point du tout : Car son père ne le suivra pas toujours, & la dénonciation que son père n'aura pas faite à la justice, d'autres la feront. Il me semble du reste que l'absolue nécessité des punitions n'est pas si aisée à prouver. Au milieu des roues & des gibets a-t-on rendu les hommes meilleurs ? Combien d'innocens confondus avec les scélerats ? Le fer & le feu peuvent bien faire des ravages ; mais n'est ce pas parmi des milliers de suplices, que les Cartouches

se signalent? Le règne a jamais mémorable de feu l'Impératrice de Russie, qui n'a ensanglanté ses terres d'aucun supplice rendra toujours cette nécessité douteuse à ceux qui balancent entre la rigueur & la clémence.

„ 4°. D'ailleurs comme les enfans sont sujets du Souverain, qui en contre l'éducation aux pères & aux mères, *ceux-ci en sont responsables.* Jamais on ne fera répondre un père ni une mère des crimes de leurs enfans, s'ils n'y ont pas directement participés. Combien de pères malheureux, qui malgré leurs soins & leurs peines, élèvent des monstres! Il seroit horrible de leur reprocher ou de leur imputer les crimes de leurs enfans pour ne les avoir pas découverts. Un père méchant & scélerat peut donner de mauvais exemples à son fils; mais on ne le chatie pas à cause de ses exemples, mais à cause de ses propres forfaits & de sa séduction, lorsque le fils y participe, jamais pour son silence, parce que l'on confondroit ainsi les gens vertueux avec les criminels.

„ 5°. „ Ayant tout l'intérêt, qu'ils soient imputés efficacement à leurs enfans coupables. „ Je crois que vous entendez par là, *que ces crimes ne soient pas imputés à des innocens.* Voilà un cas délicat. On

doit toujours empêcher qu'un innocent ne soit condamné sur de faux indices , & un Père est obligé alors de détromper le Juge, mais il n'est pas absolument nécessaire, que ce soit en dénonçant son enfant , parce qu'il y a d'autres moyens pour détromper le Juge. Si son silence est coupable en perdant un innocent, il ne l'est point pour sauver son fils. Il n'est point obligé à la rigueur, ni punissable, s'il ne va pas au devant de la justice criminelle, il suffit, qu'il ne s'oppose pas à ses recherches par la force ouverte.

6^e. „ *Les Souverains dans la Société civile ont pris la place des Pères & Méres dans l'état de nature, ou ils avoient le droit de vie & de mort sur leurs enfans.* „ Dans l'état de nature, c'est-à-dire avant l'établissement de la Société il n'existe aucun droit. Il n'y a alors que force & foiblesse. Le fort y peut tuer un enfant, un foible, mais ce n'est pas de droit. Les droits en general & surtout celui de vie & de mort résultent des conventions humaines, & de l'établissement de la Société. Dans l'état de nature l'homme n'a pas ce droit funeste, parce-que cette même nature lui a donné un cœur compatissant à la vue de sa propre image.

Les Pères de famille ont à la vérité revêtu de ce droit leurs Souverains, qui l'exercent au nom de toute la Nation, mais c'est par une volonté expresse qui est celle des loix positives: Et c'est plutôt pour deffendre chacun contre les entreprises insidieuses des énnemis, qu'on les a chargé de la vindicte publique, que pour exercer le droit de vie & de mort sur les enfans.

„ Or comment le Souverain exerceroit-il
 „ ce droit, si les pères & mères n'étoient
 „ pas obligés de lui déclarer les crimes de
 „ leurs enfans? Rien ne les empêche. Il
 est revêtu de la force publique. Les crimes sont la plupart publics, & notoires. Il ne manque à aucune famille un accusateur ni un énnemi, qui dénonce, & souvent trop. Il est impossible aux pères & aux mères de cacher tellement le crime d'un enfant qu'il n'en vienne quelque chose à transpirer. Rien n'empêche le Magistrat de se transporter chez les pères pour vérifier les corps de délits, & de prendre des informations. Il est même assés d'usage dans nos tribunaux d'entendre les pères, mères & parens tant à la charge, qu'à la décharge de l'accusé. Mais on ne les y force pas, & leur silence dir toujours assés:

A propos de l'exemple du fils de **CASSIUS**, que vous cités, je ne suis pas d'avis, que celui-ci ait fait une action légale en faisant mourir son fils. Car quoique les pères chez les Romains eussent le droit de vie & de mort sur leurs enfans, ils ne pouvoient juger un Magistrat, qui d'ailleurs étoit une personne sacrée, & l'homme du peuple. Le droit du père qui n'étoit que particulier cessoit dès-lors que ce fils étoit revêtu du Tribunat. Car sans cela la Loi Romaine qui les retiroit de dessous la puissance des Consuls & du Sénat eût été vaine. On n'auroit pas manqué de prétextes de tuer tous les tribuns brouillons si le droit des pères dans ces circonstances eût été légal. Si le peuple a été stupefait & frappé détonnement, c'étoit a cause de la surprenante hardiesse de ce Père, peut-être parce que c'étoit un Consulaire respectable & accrédité, plutôt que par aucune persuasion de la bonté de sa cause. Tel est au reste l'esprit du peuple. Un spectacle nouveau le frappe & l'étourdit au point, que dans l'instant même il oublie ses droits les plus sacrés, & tels étoient les Romains en effet.

M. BURLAMAQUI n'accorde aux pères que le droit de chasser leurs enfans pour leurs crimes. J'aurois souhaité, qu'il eût

dit plutôt : „ *Qu'un père n'est point obligé de souffrir dans sa famille des enfans criminels.* Et voici mes raisons.

1°. Un enfant criminel n'est justiciable que devant le Magistrat. Celui-ci le punissant, ou le mettra à mort, ou lui infligera les peines de la prison, ou du bannissement. Dans ces cas le père n'a pas besoin de le chasser, puisque le Magistrat fait cet office.

2°. Un enfant criminel peut-être dans le cas, que son action est connue au père seul. Le père n'est pas obligé de le garder, mais ce n'est pas à lui à le châtier en le chassant. Si l'enfant s'obstinoit de rester chez son père, il risqueroit d'être décrété. Ainsi cette question tombe d'abord d'elle même, s'il est décrété en effet.

3°. Mais si un enfant criminel reçoit sa grace du Souverain, ou s'il a reçu des corrections; le père est-il obligé de le recevoir chez lui? C'est une autre question : Je crois, que la clémence du Souverain ayant rétabli l'enfant, l'indignation du père doit cesser, s'il a un cœur paternel. Mais si l'enfant a contracté quelque haine ouverte contre son père, celui-ci n'est point obligé de le souffrir en sa présence, & s'il n'a les moyens de lui prêter la subsistance

ailleurs, il peut l'éloigner, jusqu'à ce que le tems ait ramené les cœurs

4°. Si au contraire un père pouvoit chasser son enfant sans qu'il trouva ailleurs sa subsistance, soit de son propre travail, soit de l'assistance du père, il seroit à charge au public, en devenant mendiant ou voleur. Son éducation seroit négligée, & deviendroit funeste à l'enfant & à la société, & honteuse au père même.

Permettez moi maintenant, de vous dire les raisons qui me font penser qu'un père ne doit jamais être blâmé, s'il ne dénonce pas son enfant pour cause de crimes.

Premièrement j'ai dit plus haut, que les familles sont le fondement de la Société Civile, & que les familles ont pour fondement l'amour paternel. Je vais vous développer cette proposition. Cet amour ne s'imprime pas par la crainte, car celle-ci le détruit. Un enfant qui tremble à la vue de son père est bien éloigné de l'affection filiale. Il s'apercevra toujours, qu'il peut clandestinement comettre des fautes, & que son impunité est certaine, s'il peut tromper la vigilance de son père. En cherchant ainsi tous les moyens de s'échapper, l'amour & la confiance se perdent, & vous entretiendrez par-là une espèce d'inimitié

domestique. Voyons les défords, qui en résulteroient.

2°. Si l'enfant étoit dénoncé par le père, qui nous garantira, que c'est par amour du bien public? La haine ne l'a-t-elle pas pu porter à cette dénonciation? Est il impossible, qu'un père sans entrailles ne forge des calomnies? Ce qui se fait dans l'intérieur des maisons, dans le silence & dans l'obscurité, n'est-il pas sujet à mille difficultés, à mille interprétations sinistres? Vous me dirés que le cas d'une telle dénonciation étant rare, on peut ajouter foi à l'accusation du père. On ne fauroit croire, qu'il soit capable de calomnier son enfant. Et moi je vous dis, que la rareté du fait rend cette accusation douteuse, car le père, qui a un cœur ne l'accusera jamais. S'il est rare de trouver un pareil zélateur du bien public, il n'est pas si rare de trouver des cœurs durs & atroces. Et quand même le père accuseroit vrai, ce n'est pas notre question; elle doit s'étendre sur la généralité des pères de famille dans tout l'Etat. Rendez ces dénonciations fréquentes, en punissant les pères pour leur silence. Vous verrez naitre mille calomnies affreuses.

3°. D'ailleurs si le père est obligé de dénoncer son enfant, celui-ci le fera-il aussi,

contre un père criminel ? Répondez-moi d'après vos principes, *qu'il importe à la sûreté publique, que le crime soit puni, & votre réponse sera affirmative.* Mais ainsi vous allumez le feu de la discorde dans le sein des familles. A la première occasion, au premier débat, pour le plus mince sujet, l'enfant ira accuser son père ! Le seul soupçon suffit, pour donner quelque crédibilité, pour attirer les gens de justice, pour tirer des preuves d'après des corps de délit préparés !

4^o. Otons au contraire aux pères le droit & le devoir de la dénonciation de leurs enfans, permettons leur de suivre leurs sentimens d'affection paternelle. Il n'en arrive aucun mal ; il n'en résultera que du bien. Un enfant qui fait, qu'il est aimé de son père aura de la confiance en lui, il lui avouera sa faute, & le père sachant les écarts de son enfant saura trouver des expédiens pour les prévenir. Exhortations, exemples, occupations utiles & agréables, bonne compagnie, leçons, voilà des moyens efficaces, qui ne doivent leur succès qu'à l'amour paternel & filial. Comment ferez vous jouer ces ressorts, si un enfant se défie de vous ? S'il vous craint ? La dénonciation une fois faite rétablira-t-elle cette harmonie essentielle des familles ?

50. Déchargeons les pères des devoirs de dénoncer les enfans pour leurs crimes, car ces dénonciations sont superflues. Si le Magistrat veille exactement, les crimes seront d'abord notoires. Il y aura des accusateurs & des délateurs sans qu'il s'en ritte. Et d'ailleurs la déposition du père toute seule ne peut rien prouver ni à la charge, ni à la décharge de l'enfant. S'il a des entrailles il sera partial envers le public, s'il n'en a point, il sera partial & récusable envers l'enfant. L'un & l'autre cas est possible, & même plus que possible. Je dis, que la déposition toute seule ne prouve rien. Car si elle est accompagnée & vérifiée par d'autres témoignages, elle ne doit son authenticité qu'à ces accompagnemens, mais toute seule elle ne sauroit constater une accusation douteuse, & destructrice de son enfant.

60. Déchargeons les pères de ces dénonciations, afin que tout accusé innocent puisse trouver un défenseur, & afin que l'accusation ne puisse être outrée. Si les pères au contraire sont obligés à ce devoir cruel, alors plus de défenseurs pour un malheureux accusé. Car si celui, à qui la nature a imposé la douce loi d'aimer sa propre image, vient défavouer la voix de la nature, qui est-ce, qui le

remplacera? Qui sera à portée de déterrer les preuves de l'innocence, quand celui, qui avoit l'inspection sur l'enfant accusé, les nie, les cache, ou les détruit? Les ames généreuses, qui se chargent de la deffense des malheureux ne sont-elles pas rares? Et ou en trouver, si le défenseur le plus naturel & le plus légitime s'éclipse, & se métamorphose en ennemi?

Je fais bien qu'un préjugé injuste fait souffrir des pères & des familles même, à cause des crimes de leurs enfans. On les répute ordinairement de même trempe. On leur reproche leur peu de soin, leur indifférence, leur aveuglement sur la conduite d'un méchant fils. Ils auroient pu prévenir tous ces désordres. Ainsi il importe aux pères de se décharger de ces reproches cruels, en dénonçant le criminel & en montrant l'horreur qu'ils ont du crime.

Mais la dénonciation n'est pas le moyen de se décharger de ces reproches. C'est un moyen tardif & dangereux. Il est trop tard de faire montre & parade de l'amour de la justice, après que le crime est commis. S'il a été en son pouvoir de le prévenir, il sera toujours coupable de négligence, qu'il le dénonce, ou qu'il ne le dénonce pas. Mais s'il est répréhensible en ce point, pourquoi ajouter encore un

mal nouveau à un autre? Quelle horreur de voir un père qui a négligé l'éducation de son fils, l'accuser devant le juge. Si le père au contraire est vertueux, il fera en réputation comme tel. La vertu lui servira d'apologie & jamais la dénonciation. On fait bien que les pères les plus vertueux ont le malheur d'élever des méchans fils. Sa vertu est-elle douteuse, la dénonciation la fera t-elle mieux connoître? Jamais. Qu'il s'applique plutôt à se faire connoître comme un homme vertueux, & si pour le passé on ne lui a pas rendu justice, il ne tiendra qu'à lui qu'on le fasse à l'avenir.

Il est injuste d'impliquer de malheureux parens pour les forfaits de leurs enfans, C'est là un de ces écarts de la foiblesse de l'esprit, & une suite de mœurs rigides. Cette injustice n'est pourtant pas toujours générale, car encore une fois il est de méchans pères qui élèvent mal leurs enfans, ils en sont coupables. Mais la dénonciation ne les justifiant pas davantage, que les pères vertueux, comme nous venons de le dire, il n'en faut pas conclure qu'ils y soient obligés pour se disculper. Il faut plutôt redoubler d'attention pour prévenir tous les désordres d'où les crimes

crimes peuvent naître, en veillant soigneusement sur l'éducation des enfans ; & cette injustice du public cessera d'elle même.

On y objectera encore, que si les pères ne sont pas obligés de dénoncer leurs enfans criminels, on leur donne les moyens de troubler la Société par des crimes secrets. Mais loin de nous cette idée affreuse. Les crimes secrets supposent la participation du père. Nous ne disons pas que le père doit prendre soin de les cacher, mais s'il y participe de son propre fait il est punissable. Notre question n'est pas cela, mais *s'il doit dénoncer*, ce qui est fort différent. D'ailleurs les crimes secrets sont sujets à mille doutes & à mille soupçons souvent funestes à l'innocence. À force de vouloir les déterrer, on s'expose au risque de se tromper aux dépens de l'innocence, malgré toute l'application des juges les plus éclairés & les plus impartiaux. Il suffit qu'un père laisse un cours libre à la justice, & qu'il ne s'y oppose pas. Mais il ne doit être ni puni ni repris s'il ne va pas au devant d'elle. Lorsqu'il dénoncerait dans des cas graves, il seroit louable comme citoyen, mais blamable comme père. Comme BRUTUS il peut sauver la République, & en

être le héros dans des cas rares. Mais si ces cas étoient trop fréquens, cette obligation deviendrait monstrueuse & destructrice des familles & de la Société entière.

Je suis &c.





DISCOURS

SUR CE SUJET

La prospérité découvre les vices & l'adversité les vertus. ()*

LA prospérité & l'adversité sont commes

(*) Un jeune homme s'est exercé sur ce sujet quoiqu'il le trouva donné contre toutes les règles du gout. Ce sujet manque évidemment d'unité, puisqu'il fournit la matière de deux discours, en second lieu, il est enoncé en termes si équivoques que peu de personnes ont pu se flater d'en avoir saisi le vrai sens. Veut on dire seulement que la prospérité montre les vices & l'adversité les vertus ? Ce sujet fixé dans ce sens seroit trop stérile ; j'ai cru devoir le prendre dans un sens plus vrai & plus intéressant. Tout ce que je puis dire, c'est que j'aurois fait un discours beaucoup moins mauvais que celui ci, si j'avois consacré à le composer, le tems que j'ai employé inutilement à faire disparaître les défauts du sujet de celui-ci ; il eut fallu en choisir un autre, me dira-t-on, mais qui ne fait que les hommes & les jeunes gens surtout, aiment à vaincre les obstacles !

deux miroirs qui montrent à découvert l'homme tel qu'il est, ses vices ou ses vertus. L'une & l'autre situation attirent sur nous les regards du public & ne nous permettent pas d'être vicieux ou vertueux sans le paroître.

Cependant la prospérité est plus propre à découvrir les vices, & l'adversité à découvrir les vertus. Que faut-il en effet pour découvrir les vices? En agiter, en secouer le germe que nous portons dans nos cœurs, leur fournir des alimens, des occasions d'éclater. Voilà ce que la prospérité opère mieux que l'adversité.

Que faut-il au contraire pour découvrir les vertus, les tirer de l'inaction, leur donner de l'effor & des occasions de paroître avec éclat, de se montrer avec cet héroïsme qui les fait admirer, & voilà ce que l'adversité opère à son tour plus heureusement que la prospérité.

Je vais sans autre forme de division prouver successivement ces deux propositions. C'est le plan que l'Académie semble nous avoir tracé; il ne nous reste qu'à le développer.

PREMIERE PARTIE.

La prospérité découvre les vices ; & parce qu'elle leur ménage des occasions d'éclater, de montrer tout leur jeu, & parce qu'elle leur imprime un caractère de célébrité qui attire les regards, un caractère de perpétuité qui en éternise la honte.

Elle commence par renverser les digues qui empêchent d'ordinaire le torrent des vices de se répandre. Ces digues sont la crainte de l'être éternel, du mépris & du châtement. Or rien de tout cela ne peut arrêter le débordement des vices dans la prospérité ? Seroit ce la crainte de Dieu qui l'arrêteroit ? Lorsque l'on est investi de toute part des bienfaits du Créateur, enveloppé de pompe & de grandeurs, c'est un prodige s'il reste quelque sentiment de religion. Trop occupé à jouir, à peine pense t on que le bienfaiteur existe. Enivré de son excellence & de son bonheur, l'homme se regarde comme une divinité à laquelle tout doit se rapporter : On ne peut plus supporter le joug de la dépendance qui nous soumet à l'Auteur de nôtre être. De-là les discours impies dont rétentissent les maisons de la grandeur & de l'opulence.

278. JOURNAL HELVETIQUE

Seroit-ce la crainte du mépris ? Les grands estiment trop peu les hommes pour redouter leur censure. Accoutumés à se former une grandeur imaginaire de ce qui leur est étranger, à regarder la naissance, les titres, les dignités, les palais, les domaines, comme une extension de leur être, comme incorporés à leurs personnes, il semble qu'ils ne soient point pétris du même limon que les autres. Mesurants sans cesse la distance qui les sépare du peuple, ils méprisent des traits qui partent de trop bas pour les atteindre. Ils se flattent d'ailleurs qu'on respectera leurs vices autant qu'on respecte leurs personnes ; du moins les hommages & les éloges continuels qu'ils reçoivent des apologistes de leurs vices, les rassurent contre le mépris secret qu'on peut avoir pour eux, leur laissant même ignorer souvent les censures du public.

Seroit ce la crainte du chatiment ? mais ne fait-on pas que l'impunité est presque toujours assurée aux crimes des grands ?

Ainsi les vices ne trouvant point d'obstacles dans la prospérité, on les voit se répandre avec fureur. Le torrent qui se précipite en mugissant du haut d'une montagne après avoir rompu les digues qu'on lui opposoit, se répand avec moins d'impétuosité,

que la prospérité après avoir renversé les remparts qui les retenoient, leur ouvre des routes nouvelles qui en facilitent encore le débordement : je parle de l'ambition, & de la volupté.

Le Citoyen obscur pense à se défendre contre la misère, ou à couler tranquillement ses jours, plutôt qu'à s'élever. Il n'ignore pas que les routes de la gloire lui sont fermées; & s'il forme quelquefois des projets d'élevation, ce sont de ces douces illusions, de ces agréables chimères qui amusent un moment l'esprit, & qui en sortent l'instant d'après sans y laisser de traces, sans trainer après elles de suites dangereuses.

Mais dans la prospérité, l'ambition est un feu qui se fortifie, qui s'irrite par l'aliment qu'il trouve. Rien ne suffit à ses desirs, parce quelle peut prétendre à tout : Ne regardant jamais derrière elle, l'amas de gloire & d'honneurs qu'elle possède déjà la flatte peu, s'il reste quelque chose à acquérir. Toujours jalouse, toujours avide, elle s'agite, se tourmente sans cesse pour n'avoir ni égaux, ni supérieurs, & comme la voie du crime, les coupables manèges d'une politique tortueuse sont ordinairement la route la plus sûre & la plus courte pour parvenir; aucun

Forfait ne lui coûte, nul ne l'arrête pour franchir la distance qui se trouve entre elle & les faveurs briguées, elle s'applique à former le tissu, à nouer le fil de mille noires intrigues, elle s'enveloppe dans un cercle de manœuvres exécrables, de perfidies ténébreuses, elle répand à grands flots les calomnies, distribue quelquefois des poignards, des poisons. Elle fème autour des trônes les jalousies, les défiances, les terreurs. Elle sacrifie, s'il le faut à ses intérêts particuliers, & des amis, & des parens, & la patrie, en un mot elle forme ces affreux nuages, qui en éclatant causent souvent de si grands malheurs. Est il nécessaire que j'ouvre ici les archives dépositaires des faits, pour montrer que ce tableau n'est pas trop chargé? eh! qui ignore que l'histoire des Princes & des Conquérans de toutes les nations, de tous les siècles, est l'histoire des crimes de l'ambition heureuse, que le monde entier est un théâtre lugubre où cette passion fécondée de la prospérité renouvelle tous les jours depuis près de six mille ans les scènes le plus tragiques? Champs de Pharsale à quoi dutes vous le noble sang dont vous futes abreuvés, si ce n'est à l'heureuse ambition de CESAR? L'histoire Byzantine, opprobre de l'humanité, assem-

blage de forfaits qui font frémir la nature, apprenés-nous où nâquirent ces crimes qui vous fouillent à chaque page? N'est-ce pas dans les maisons des grands & des riches? Ombres pales & sanglantes de tant de millions d'hommes immolés par les Conquérans, victimes infortunées dans toutes les parties de l'univers, de l'ambitieuse prospérité, parlés: Villes réduites en cendres, Campagnes ravagées, sceptres brisés, trônes renversés, fleuves, mers de sang, élevés ici une voix terrible; pères, mères égorgés par vos fils, fils poignardés par vos pères, empoisonnés par vos mères, frères assassinés par vos frères, racontés nous la cause de vos malheurs.... Mais non, détournons plutôt les yeux de ces spectacles d'horreur, pour considérer d'autres passions, d'autres crimes qui éclatent dans le fertile sein de la prospérité; la licence des mœurs avec ses excès, & ses abominations.

La volupté est de tous les états, de toutes les conditions, je le fais. Cependant dans l'adversité le temps donné à un travail presque toujours nécessaire, est un temps dérobé au plaisir: Le corps mal nourri, & accablé sous le poids journalier de la peine, a moins d'ardeur pour la volupté. Il n'en peut supporter l'excès.

D'ailleurs les objets font moins séduifans, les tentations moins vives, moins fréquentes, & la modicité des revenus oppose bien des barrières aux desirs.

Dans la prospérité au contraire, tout est piége; tout attife, tout fomenté les feux de l'amour: Tout applanit les voies du crime.

Affranchis des travaux & des misères communes, les heureux du monde vivent dans une molle indolence qui augmente les efforts de leur propre corruption & qui ouvre leurs cœurs aux impressions des objets séducteurs. Leur vie n'est qu'un tissu d'amusemens frivoles, un cercle de jeux, de spectacles, de festins, un flux & reflux d'inutilités, un enchainement de riens agréables. Le plaisir s'offre à eux paré des attraits les plus propres à le rendre aimable, de tous les artifices que la corruption a inventés pour prévenir les dégouts, & fixer l'inconstance. C'est alors un poids qui entraîne, un doux lien qui attache, un charme qui séduit & captive. Ajoutés à cela que mille personnes se font un point d'honneur, un objet d'intérêt, & par conséquent une étude de les corrompre. Se trouve-t il des conquêtes difficiles à faire? L'or en vient à bout. A cet appas enchanteur, la vertu hésite &

tremble ; la pudeur encore timide oublie ses résistances. Ainsi leur volonté ne trouve d'autre frein que les bornes de leurs desirs.

Or comment si l'on n'a pas atteint l'héroïsme de la vertu , résister à tant d'occasions qui naissent sous les pas , qui préviennent les souhaits , à tant de facilités de contenter ses penchans ? Ne soyons donc plus surpris de voir régner dans la grandeur & l'opulence un libertinage aussi commun qu'effrené ; d'y voir la fatiété des plaisirs chercher à se réveiller , s'éguifer par des dérèglemens qu'une affreuse & bizarre distinction d'énormité assaisonne.

Contraint de précipiter ma marche. Je ne parcours point les autres carrières de vices qu'ouvre la prospérité. Je passe sous silence la fierté, les hauteurs de l'orgueil , la dureté, appanage ordinaire de la prospérité. Cortège dont elle fait souvent parade , cortège cependant qui s'annonce toujours par des traits odieux & remarquables. Si le temps me permettoit un long détail , je démontrerois qu'elle est l'élément des passions , l'école de tous les vices. (passions & vices qu'elle a mille occasions de faire éclater.) Je parcourais pour cela les brillantes conditions qui étalent, & les passions factices qui sont l'ou-

vrage de la fortune, & celles qui sont celui de la nature. Je n'y jette qu'un coup d'œil rapide.

La suprême puissance ne donne-t-elle pas des attraits particuliers au vice, & toutes les facilités de s'y livrer sans contrainte? Les inclinations seules des Rois ne décident-elles pas quand ils le veulent, de leurs plaisirs? Toutes les saisons, la terre, la mer, les peuples entiers s'empressent de payer tribut à leurs fantaisies. Est-il surprenant que les grands hommes ne conservent qu'avec effort sur le trône, les vertus qu'ils y portent, que les SALOMON, les ALEXANDRE y aient perdu les leurs, que plus d'un GALBA ait cessé de paroître digne de l'empire, dès qu'il en a tenu les rênes. NERON lui-même, l'affreux NERON auroit peut-être toujours suivi l'étendard de la vertu, si l'usage de la suprême puissance n'en avoit fait un monstre & CALIGULA, l'opprobre & le fléau du genre-humain, ce CALIGULA dont un des moindres crimes étoit d'engloutir dans un seul repas les tributs de plusieurs Provinces, auroit-il jamais poussé si loin la scéleratesse, l'infamie, la cruauté, l'extravagance, s'il n'avoit pas été Empereur?

Que d'occasions & de tentations dans les autres emplois éclatans, dans les postes éminens, de franchir les bornes du devoir! Que d'occasions & de tentations pour ceux qui partagent les soins de la royauté, de remuer les ressorts de l'Etat au profit du vice!

Quel théâtre qu'une armée pour les vices d'un General! Avare, il dépouille amis & ennemis, il vend sa gloire & les intérêts de sa patrie à ceux dont il devrait acheter la défaite au prix de son sang. Cruel, sans foi, il laisse partout des traces lugubres de son passage. C'est un SYLLA qui ensanglante, qui flétrit la victoire par des massacres, des perfidies, des barbaries inouïes. Lache, au lieu de saisir la victoire à travers les bataillons hérissés de fer, au milieu d'une grêle de foudres embrasées, il se couvre d'opprobre.

Que d'occasions & de tentations dans la Magistrature de rendre la justice injuste, de la sacrifier aux charmes victorieux d'une personne insinuante, à l'appas de l'or, à la cabale, au crédit, au sang, à l'amitié, de l'enfermer dans un labyrinthe de détours & de chicannes d'où elle ne peut sortir?

Que d'occasions & de tentations dans les offices de finances, d'assouvir une immense cupidité en écrasant les peuples, de

cimenter son opulence de leur sang !

Mon respect pour le sanctuaire m'empêche de décrire les ravages qu'y fait quelquefois la prospérité. Je ne puis néanmoins dissimuler qu'elle souffle son poison jusques dans le temple, quelle enlève jusqu'à l'ombre des autels des vertus qu'on eut conservées, qu'elle donne des vices qu'on eut ignorés dans une fortune médiocre. Mais pourquoi entrai je dans ces détails ? N'est-ce pas une preuve de fait qui a passé en proverbe, que la prospérité opère la plus étonnante des révolutions dans les mœurs, que son breuvage empoisonné produit des métamorphoses plus étranges que n'en produisoient les breuvages de CIRCE ?

Ce poison est si subtil & si dangereux que les plus modestes ne résistent pas long-tems à ses atteintes. La nouveauté d'une prospérité inespérée les étourdit d'abord, les interdit. Mais ils ne tardent pas à revenir de leur surprise, & à se reconnoître dignes de leur élévation. Intérieurement ils se placent dans un rang d'estime supérieur à celui qu'ils occupoient auparavant. L'extérieur, l'air, le ton, la contenance, la conduite changent. L'effaim des vices enfans du bien-être, prend la place des vertus : Ils deviennent impérieux, vains, durs, fiers, indolens, voluptueux à

proportion de l'accroissement de leur fortune.

Voulez vous des exemples frapans de ces métamorphoses ? Ne vous contentez pas d'examiner ceux que la fortune place tout à coup au plus haut point de sa roue ; jetez un coup d'œil sur les Nations entières. Les premiers Perses suivent le plan d'une vie pauvre, dure & laborieuse ; ce sont des modèles de sagesse & de courage ; plongés dans les délices d'une trop grande prospérité, les voila cependant les plus méprisables des hommes. Lacédémone & Rome pauvres , nous rapellent l'idée de toutes les vertus morales. Lacédémone riche s'énerva & subit le joug du Macédonien. Elle avoit perdu dans la prospérité cette trempe de force, ces vertus males qui l'avoient rendue si célèbre.

Rome l'école de la vertu tandis qu'elle lutta pour sa conservation contre de puissans ennemis, a-t-elle par ses victoires étendu son empire jusqu'aux bornes du monde, englouti les richesses de l'Univers ? Elle n'est plus que le centre des vices, le théâtre de tous les crimes, elle commence à se déchirer de ses propres mains & ne tarde pas à être la proie de plusieurs peuples barbares qui démembrent, qui renversent son empire. Tel est le sort des Etats, ils touchent à leur ruine.

quand ils sont arrivés à l'épôque de leur grandeur, parce que la prospérité ne manque pas d'y introduire les vices. (*)

Tant il est vrai qu'elle a la fatale propriété d'exciter, d'agiter, d'irriter les passions, & d'en faire sortir des monstres de toute espèce, monstres qu'elle expose d'une manière particulière aux yeux du public.

Et comment, par exemple, les maîtres du monde, ces montagnes qui cachent leur têtes dans les nues, ces astres dont la lumière est si brillante, pourroient-ils se dérober aux regards? Comment pourroient-ils soustraire leurs défauts à la connoissance des Peuples? Les vices couverts de la pourpre ont trop d'éclat, les actions, les discours des Princes intéressent trop de personnes pour jouir de la faveur des ténèbres. La renommée les porte de Villes en Villes, de Provinces en Provinces, & de là dans tous

(*) Le savant, le judicieux DE MONTESQUIEU a remarqué que les Peuples n'ont jamais rien fait de grand dans la prospérité. S'il m'étoit permis de mettre ici une note historique un peu étendue, je démontrerois cette vérité. Qu'on se rappelle seulement que tous les Peuples conquérans furent pauvres. Perses, Scythes, Macédoiens, Romains, Français, Saxons, Gots, Turcs, Sarrasins &c.

tous les pays; elle les transmet aux siècles suivans. L'histoire, la poésie, les autres arts les éternisent par des monumens plus durables que l'airain. Qu'on jette en effet les yeux sur les histoires de tous les tems & l'on sera convaincu au premier coup d'œil que les SUETONE, les TACITE, n'ont pas été les seuls qui nous aient ouvert le cœur des méchans Princes, qui nous aient fait lire les désordres les plus cachés de leur vie, car une partie des annales du monde est consacrée à nous apprendre les crimes des TIBERE, des NERON, des SARDANAPALE, des TAMERLAN, ceux des JESABEL, des FREDEGONDE, aussi bien que les anecdotes secrètes des Cours, les trames infames des grands.

Non; qu'aucun de ceux que les richesses, les dignités, les grandes places donnent en spectacle, ne se flattent d'être vicieux à l'insçu du public. Il y a trop d'yeux attachés sur eux.

La malignité les épie, nous sommes ravis de découvrir des traits honteux dans ceux dont l'élevation blesse nôtre orgueil, de les rabaisser jusqu'à nous par des censures, de nous vanger de nôtre infériorité par le mépris, par la liberté des discours.

La vanité les étudie. En marchant sur

les traces de ceux à qui le monde prodigue son estime, on croit se montrer sur le bon ton, mettre à ses mœurs, à ses manières, le sceau de l'honneur & de la politesse.

L'envie de plaire les observe. On fait que copier quelqu'un, c'est le flatter de la manière la plus délicate; on cherche à les imiter pour devenir agréable par la ressemblance des mœurs.

La flatterie les examine. Ayez des grâces à distribuer & vous serez continuellement assiégés d'un essaim d'hommes qui vous étudieront pour flatter vos penchans, relever vos moindres perfections, jeter un voile spécieux sur vos défauts, justifier des vices réels par des noms pompeux; flatteurs qui tôt ou tard découvriront votre honte par des confidences indiscrettes, souvent par d'amères censures, pour se dédomager d'un esclavage long & mal récompensé.

L'innocence opprimée les démasque, elle pousse un cri perçant qui retentit au loin, elle dévoile les vexations; les iniquités qu'ils avoient couvertes du manteau de l'équité, ou des couleurs du zèle. L'intérêt que nous prenons à tout ce qui concerne les grands, fixe encore les regards sur eux. La grandeur, les richesses sont l'objet de notre estime & de nos recherches.

Voilà pourquoi ceux, qui les possèdent, sont des personnages importans qui attirent l'attention.

Ainsi tandis que le comun des hommes n'a pour témoin de ses actions que Dieu, sa conscience, au plus, quelques personnes qui y prennent peu de part, les grands, les puissans ont pour témoins attentifs de leur conduite, les Villes, les Provinces, les Royaumes entiers. Ils ne peuvent vivre pour eux seuls. Semb'ables à ces vers luisans qui traînent avec eux l'éclat qui les trahit, & qui les montre, leur élévation, leurs richesses les livrent aux regards du public, & même de la postérité: Car les vices des personnes élevées ou opulentes ne périssent point au tombeau comme ceux du vulgaire. Souvent liés aux événemens, souvent consacrés par les beaux arts, ils survivent à leurs cendres, franchissent les siècles, triomphent des révolutions du tems.

O Hommes! quelle est donc votre folle de courir après la prospérité au travers du fer & du feu, au travers des écueils & des naufrages, de gémir quand le phantome trompeur vous échape; ce qui corrompt vos cœurs, séduit vos sens, déprave vos mœurs, ce qui montre vos vices

cés à vos concitoyens, à l'Univers, aux siècles à venir, mérite-t-il si fort vos empressements ? Aveugles mortels, déchirez aujourd'hui le bandeau qui vous empêche de voir que la prospérité ne mérite que l'indifférence & le mépris, qu'elle est même à redouter. Apprenez au contraire que l'adversité doit être accueillie, aimée, recherchée, parce qu'elle fait pour les vertus, ce que la prospérité fait pour les vices. Elle les met en jeu & en évidence, & par conséquent les découvre (*).

SECONDE PARTIE.

L'adversité noie bien des inclinations vicieuses dans les flots d'amertume dont elle inonde le cœur; elle oblige au moins de cacher les vices en leur rendant le caractère de honte & d'infamie qui leur est naturel, & dont la prospérité les dépouille quelquefois.

Elle perce l'enflure du cœur, abat la présomption de l'esprit, jette hors du tour-

(*) J'ai parlé des effets naturels de la prospérité sans prétendre que ceux qui en jouissent soient tous vicieux. Je sais que la grâce se fait secrètement en silence. Les passions au milieu des objets les plus capables de les irriter.

billon des plaisirs, otte aux sens les réponses de volupté qu'ils donnoient, rompt l'enchantement qui attachoit aux biens frivoles: Elle porte l'homme quand tous ses appuis s'éroulent, à s'élançer dans le sein du Créateur pour y chercher une consolation qu'il ne trouve plus parmi les semblables: Elle l'endurcit au travail, l'accoutume à se contenter de peu, à souffrir avec courage, le rend tempérant, le subordonne à ses maitres; (*) elle aiguise l'industrie, apprend à faire usage de ses forces, de ses talens: Inventions, découvertes, ouvrages d'esprit, c'est à l'adversité que nous vous devons presque tous. Elle manifeste les ressources du génie. Que de capitaines, de politiques, lui doivent une partie de leur gloire? Elle ouvre le cœur à la compassion, à la vérité; à l'amour des hommes & des amis... (s'il en

(*) Je prends ici pour un moment le mot vertu dans toute l'étendue de sa signification, non seulement pour une bonne habitude de l'ame, mais encore pour une qualité louable. D'ailleurs je ne m'écarte pas beaucoup du sens le plus étroit, puisque les Romains mirent le travail & la pauvreté au nombre des vertus, comme les instrumens les plus efficaces de la pureté des mœurs.

est dans cet état; à tous les sentimens de l'humanité. Delà tant de vertus que l'on découvre dans la vie des Monarques qui n'acquirent ou ne conservèrent l'héritage de leurs pères que par des combats, qui ne régnoient qu'au milieu des orages. L'histoire nous les présente presque tous, comme des Princes religieux, doux, affables, bienfaisans, généreux, toujours prêts à pardonner, n'écoutant que la raison & le devoir.

Il ne seroit pas difficile de prouver que rien n'est plus propre que le creuset de l'infortune pour développer, fortifier, faire briller les vertus chrétiennes, civiles & morales, mais forcé par la briéveté du temps prescrit de me borner, je m'arrête à une seule vertu qui doit tout son lustre à l'adversité, puisque sans ses coups salutaires, elle resteroit souvent inconnue, comme l'étincelle sans le choc de l'acier demeureroit caché dans les veines du caillou. Je parle de la constance. N'est-ce pas les malheurs qui montrent sa force dans toute son étendue?

On ne connoit l'habileté du pilote qu'au milieu des tempêtes & des orages qui élèvent le vaisseau jusqu'aux nues, & le rabaisent l'instant d'après jusqu'aux fonds des mers; l'intrepidité du soldat, que dans la mêlée, ou

mille instrumens meurtriers portent de toute part le ravage & la mort : On ne jugeoit autrefois de la valeur des athlètes que lorsque meurtris de coups, couverts de blessures, que cent fois terrassés sans être vaincus, ils s'étoient relevés avec un nouveau courage & avoient triomphé de leurs antagonistes. De même on ne connoit la grandeur d'ame que dans les malheurs.

La prospérité superbe & présomptueuse se pare de force & de courage comme les autres vertus. Vaine prétension, illusion de la vanité. Au moindre revers souvent l'héroïsme s'évanouit, il ne reste à la place que lâcheté, foiblesse. Mais l'adversité est une pierre de touche infailible : Tandis qu'elle déconcerte la fausse constance, qu'elle démasque & livre au mépris l'hipocrisie avec la présomption; ses attaques n'aboutissent qu'à donner du relief à la vraie fermeté. Ses secousses loin d'afoiblir les ames fortes, les fortifient comme le vent fait jeter de profondes racines aux arbres qu'il agite.

Oui, qu'on livre le héros en proie aux plus apres douleurs, qu'on le précipite du faite des honneurs, du sein de l'abondance dans la poussière & l'indigence,

qu'on creuse sous ses pas les abîmes de l'infamie & du tombeau ; supérieur aux revers, inaccessible à la crainte, il ramasse & déploie toutes ses forces ; se rit de la douleur, se joue des traits lancés contre lui. Il perdra s'il le faut, la réputation d'homme de bien pour l'être effectivement, il boira jusqu'à la lie le calice de l'ignominie, subira les supplices des criminels pour conserver son innocence.

Enveloppé de sa vertu il s'élève au dessus de ce monceau de boue qu'on appelle monde, au dessus de l'humanité même par la noblesse, la sublimité de ses sentimens, se repliant sur lui même il trouve au fond de son cœur des richesses qu'on ne peut enlever, un calme, une joye qu'on ne peut alterer. Il me semble voir l'ame du grand CATON, fiere & inébranlable, tandis que la terre consternée reste dans le silence & la frayeur. L'Univers l'enfouiroit sous ses ruines sans lui faire perdre sa tranquillité. Quel plus beau spectacle la terre pourroit elle donner au ciel ? Et si la terre l'a donné ce spectacle, n'est-ce pas par les coups de l'adversité ?

Des vénérables Sénateurs ne voulant point survivre au sac de Rome, attendent la mort, assis sur leurs chaises curules avec une majesté qui les fait prendre pour

des dieux. Un SCEVOLA réduit à la discrétion de son ennemi, l'étonne & le déconcerte en tenant sa main sur un brasier ardent. Un REGULUS affronte d'un visage serein tout ce que la barbarie la plus ingénieuse, la plus féconde en cruautés raffinées, peut inventer de tortures. La croix où il est enfin attaché donne un éclat à sa vertu qu'elle n'auroit pas reçu du premier trône de l'Univers. Un ANAXARQUE pilé, broyé dans un vaisseau de pierre par l'ordre d'un tyran, s'écrie en vainqueur: Tyran, frappe, brise, rompt, ce n'est pas ANAXARQUE que tu brises, c'est son envelope. Voyez les Sauvages de l'Amérique. Victimes de la fureur de leurs ennemis, ils chantent au milieu des flammes, ils insultent fièrement à ceux qui se préparent à devenir leur tombeau.

Que n'ai-je des couleurs assez vives pour représenter tant de grands hommes que la douleur & la mort ont immortalisés. Ils savoient se retrancher dans de sublimes réflexions, comme dans une forteresse inaccessible, se faire un rempart d'airain de leur constance, & paroître insensibles aux ruines de leurs corps.

O! vous, opprobre du genre humain, Juges iniques, assouvissez votre rage, condamnez le plus sage des mortels, envoyez

Socrate la coupe fatale. Il mourra,
 mais en mourant il triomphera de vous.
 L'air gai & content, l'air de triomphe
 avec lequel il boit la cigue, lui attire plus
 de vénération que les vertus qui ont il-
 lustré tous les instans de sa vie. Non,
 hommes infâmes, SOCRATE n'est point
 vaincu. Vous avez immortalisé votre honte
 & sa gloire. Il meurt, mais son corps
 est plus respecté que les ruines des édifi-
 ces sacrés, & l'estime de tous les âges con-
 sacre sa mémoire, tandis que votre scélé-
 ratesse est l'objet de l'horreur & de l'exécra-
 tion des siècles.

Rien ne manifeste mieux la vigueur, la
 force de l'ame que les douleurs aiguës
 supportées avec courage. Aussi le peuple
 de la Grèce a qui l'héroïsme étoit comme
 naturel assembloit-il les enfans sur des
 théâtres où l'on éprouvoit par des coups
 redoublés, s'ils étoient dignes de Lacédé-
 mone.

Quels sont les autres traits de l'adver-
 sité? L'exil, les outrages, les mépris,
 l'indigence. Quoi de plus propre encore
 à décèler les grands sentimens qu'on porte
 dans le cœur?

J'en atteste les ARISTIDE, les THEMIS-
 TOCLE, les RUTILIUS dont l'exil mença
 peut-être plus la magnanimité que les plus

belles actions de leur vie. J'en atteste les LICURGUE, les CATON qu'on mit presque au rang des Dieux pour avoir reçu d'une populace mutinée les plus sanglans outrages sans se croire offensés.

N'estimons nous pas les fameux Généraux Romains qui cultivoient la terre avec des mains triomphales ? Ces Philosophes qui se dépouilloient fastueusement de tout pour faire parade de l'élevation de leurs sentimens. Pourquoi n'admirerions nous pas ces hommes qui voyent tout fondre autour d'eux sans en être ébranlés, qui précipités du sein des délices dans les horreurs de la plus affreuse indigence, semblent ne pas s'apercevoir du changement de leur fortune ? Ah ! si nous étions vraiment Philosophes & non esclaves des préjugés, nous changerions nos mépris en vénération pour tant d'âmes fortes, qui dans des conditions abjectes opposent une patience invincible aux assauts de la misère, aux rigueurs des travaux qui forment de leur vie un cercle de peines, aux caprices des volontés dures & bisarres de leurs maîtres (*). Mais l'habitude nous rend tout indifférent, jusqu'au

(*) MONTAGNE est surpris qu'on cherche ailleurs que dans nos Campagnes des exemples de constance.

spectacle des Cieux : Cherchons donc des exemples de constance moins communs & plus frappans. Les calamités publiques nous en fournissent. Autant que les ténèbres font sortir la lumière du flambeau, autant elles font paroître la fermeté des ames héroïques.

Quand est-ce en effet que les Romains déployèrent avec le plus de magnificence, cette grandeur qui les caractérisoit ? Je ne crains point de le dire, c'est dans les malheurs publics.

ANNIBAL est aux portes de Rome, après avoir franchi les Alpes auparavant inaccessible, après avoir écrasé sur son passage toutes les armées qui ont tenté d'arrêter sa course.

Admirés ici la fermeté romaine. La république est abandonnée de ses alliés épuisés de citoyens : La fleur de ses guerriers a été moissonnée par le fer de l'ennemi. Toutes les troupes réunies n'oseroient se présenter en bataille contre le redoutable Carthaginois : Et cependant elle envoie des armées en Sicile, en Sardaigne, en Espagne. On met à l'enchère le champ sur lequel campe ANNIBAL, & il se présente dès acheteurs. Enfin la constance héroïque des Romains triomphe de la valeur & des ruses du plus habile

des Capitaines. ANNIBAL après seize années de victoires est contraint de sortir de l'Italie & d'aller se faire battre près de Carthage. Oui, j'admire moins ce peuple de héros, quand je suis ses triomphes dans toutes les parties de la terre, que lorsque je le vois trouver ainsi dans la fermeté des ressources inépuisables contre les revers, & à force de constance fixer en sa faveur l'inconstance de la fortune.

Malheurs publics que vous découvrez de grandes âmes ! Et quoi ! sans ces miroirs non trompeurs auroit-on connu tant de Princes, de Capitaines dont l'adversité a montré la magnanime constance sous le jour le plus lumineux ? Si un LOUIS IX, un HENRI IV, un CHARLES XII, un STANISLAS LE BIENFAISANT n'avoient jamais éprouvé de disgrâces, auroit-on pu mesurer toute l'élevation de leurs âmes, autant supérieures au trône que le trône est au dessus de la houlette.

LOUIS XIV. a été l'honneur de la monarchie françoise, les délices de ses sujets, la terreur de ses ennemis, le modèle des Rois futurs, la gloire de l'humanité, l'objet de l'admiration de tous les peuples. En un mot jamais Prince ne mérita mieux le nom de grand. Son règne signalé par des chefs-d'œuvres en tout genre, par des

événemens incroyables, par une promotion singulière accordée à la religion, à la vertu, & aux talens, fera une époque mémorable dans l'histoire. Quelque chose néanmoins auroit manqué à sa gloire personnelle, s'il eut toujours donné la loi à l'Europe conjurée contre lui: On n'auroit pas connu son ame toute entière, s'il n'eut jamais été malheureux. Mais des revers surprenans soutenus avec une fermeté inconcevable sur la fin de sa carrière; ont prouvé qu'il étoit au-dessus de toute haute réputation & de ses exploits passés. Si nous sommes enflammés du feu de la vertu, ne craignons donc point d'entrer en-général athlètes dans la carrière des malheurs. L'éviter, c'est fuir l'occasion de découvrir d'une manière aussi énergique qu'innocente, la grandeur de nos ames, la solidité & l'étendue de nos vertus. Les braves qui cherchent à se signaler dans les combats, ne se plaignent-ils pas de n'avoir point de hazards à courir? N'ambitionnent-ils pas les postes dangereux, les entreprises périlleuses? Plus le danger est extrême, plus ils en sont flattés, parce qu'il attire les yeux sur eux; qu'il ouvre un vaste champ où ils peuvent montrer leur valeur dans tout son jour. La gloire de résister à la vertu parmi les Combats

réussit par de grands exemples, ne vaudra elle pas la gloire des combats? Or rien ne fait autant d'impression que la vertu malheureuse. Elle attire les regards, elle intéresse, elle attendrit, elle ravit d'admiration.

Semblable aux parfums qui embaument l'air lorsqu'on les broye, ou qu'on les brûle; elle ne répand jamais une odeur aussi forte que quand elle est battue, brisée, écrasée par l'adversité. La jalousie même contente de la voir souffrante, & hors d'état de lui disputer les faveurs de la fortune, de s'opposer à ses desseins, lui pardonne un éclat qui ne lui donne point d'ombrage: Elle ne cherche plus avec tant de fureur à en obscurcir la lumière par les noires vapeurs de la calomnie. *Malam bona præferre fortunam licet.*

Sens: Tragic.



R E P O N S E

A CETTE QUESTION.

L'accueil que font quelquefois les Princes à des talens médiocres, peuvent-ils intéresser leur discernement ?

POUR répondre à cette question, nous n'aurons point recours aux raisonnemens d'une métaphysique souvent obscure & toujours incertaine, qui, suivant les principes différens qu'on adopte, conduit à des conséquences, quelquefois contradictoires entr'elles. Nous préférons de l'éclaircir par des faits; & comme un seul peut suffire, bornons nous à faire quelques observations, sur celui qu'HORACE (L. 2. Epi. 1.) nous indique par rapport au grand ALEXANDRE. Ce Prince, si difficile sur les arts, qu'il avoit fait des défenses expresses, à tous Peintres & Statuaires, autres qu'APELLE & LYSIPPE, de faire son portrait, payoit fort chét, dit HORACE, les vers de, CHERILE le plus mauvais Poète de son tems: Il n'est pas aisé de concilier

ce mauvais goût d'ALEXANDRE, avec l'estime qu'il faisoit d'HOMERE, dont il portoit toujours avec lui les Poësies, dans cette précieuse cassette qui provenoit des dépouilles de DARIUS. Conçoit on en effet, que ce Prince si sensible aux beautés des arts, instruit d'ailleurs par ARISTOTE, & capable d'aimer HOMERE, pût goûter sérieusement les vers de CHERILE. Voici sur cela nôtre pensée, qui servira de réponse à la question.

ALEXANDRE étoit, comme on sçait, fort vain, la vanité fut le mobile, l'ame & le principe de toutes ses actions. Le même principe qui lui suggeroit de ne point laisser faire son portrait par d'autres Artistes, que par APELLE & LYSIPPE, lui faisoit accueillir les méchans vers de CHERILE, ou vraisemblablement il étoit loué à l'excès. Il auroit bien désiré, sans doute, avoir pour chantre un nouvel HOMERE, puisqu'il envioit le bonheur d'ACHILLE, & s'il en eut existé de son tems, peut-être auroit-il aussi voulu qu'il fit seul exclusivement des vers pour lui. Mais comme il aimoit excessivement les louanges & que tout encens lui étoit bon, de quelque façon qu'il fut préparé, il avaloit celui de CHERILE pour appaiser sa grosse

faim, bien sûr que des louanges mal assaisonnées ne tireroient point à conséquence pour celui qui en étoit l'objet. Il pensoit autrement des arts ; il ne lui paroissoit pas indifférent par qui sa figure & ses traits fussent reproduits aux yeux des hommes, on pouvoit afoiblir l'idée qu'il vouloit laisser de sa personne, soit en défigurant les traits, soit en marquant trop certains défauts naturels qu'il n'avoit pu corriger. Rien de semblable à craindre des **CHÉRILES**. Les méchants Poètes sont ordinairement très grands louangeurs ; ils casseront plutôt, comme on dit, le nez à leur idole avec l'encensoir, que de rester en défaut sur cet article.

On ne se plaint jamais de l'excès des louanges, les hommes qui ont le plus d'esprit, n'étant pas ceux qui ont le moins d'amour propre, sont tout aussi flattés que les autres de respirer de l'encens, de quelque part qu'il leur vienne. *Tu m'aduli, ma tu mi piace.* Quant à la libéralité d'**ALEXANDRE** pour le Poète dont il s'agit, ce Prince ne mesuroit pas les dons au mérite des vers qui lui étoient présentés, mais à la qualité du Donateur. Il faisoit l'acquit de sa magnificence, & elle ne prouvoit rien pour **CHÉRILE**, ni rien contre lui.

Il sera donc très vrai de dire suivant nous, que les Princes en versant quelquefois des bienfaits sur des talens médiocres, ne doivent pas être accusés de défaut de discernement pour cela, appréciant rarement le mérite en lui même & presque toujours par les avantages qu'un in-têtêt de vanité, de plaisir ou de besoin, leur en fait retirer.

Ceci peut servir de leçon à ces demi-Lettrés, à ces Rimeurs, à qui le hasard a fait trouver grace auprès d'un Grand ou même d'un Prince, lorsque, pour quelque mince production que l'on aura récompensée bien au dessus de sa valeur, ils mesurent leur petit mérite à la récompense, se font une espèce de titre d'une pure libéralité, & compromettent indiscretement le discernement de leur bienfaiteur, s'il pouvoit être compromis par un acte de bienfaisance, où il ne s'agit point d'apprécier le talent, mais de récompenser l'effort ou le zèle. Un Roi d'Egypte ou de Syrie répondit à des courtisans scandalisés de ses profusions à l'égard d'un sujet assez médiocre. *Ce que j'ai donné est assurément trop pour lui, mais non pas pour moi.* A l'application.



B E P H I L A N T R O P E

IV. D I S C O U R S.

J'AI recherché dans mon 2d. Discours quelles étoient les causes du peu de Religion de la plupart des hommes ; & de là j'ai pris occasion de distinguer le Philosophe du Chrétien ; mais , ayant réfléchi aux conséquences que pouvoient tirer de cette distinction *les critiques qui s'acrochent à un mot* ; j'ai cru devoir expliquer ici plus clairement ma pensée.

Je dis donc que , quand j'ai distingué le Philosophe du Chrétien , je n'ai pas prétendu que l'une de ces qualités exclût l'autre ; mais j'ai voulu dire qu'il pouvoit y avoir des ames privilégiées , qui , en croyant les peines & les récompenses d'une autre vie , n'ont cependant pas besoin de ce motif pour pratiquer la vertu. En vain s'écrie-t-on qu'on ne peut aimer la vertu pour elle-même , je soutiens que l'amour de l'ordre est une passion , si j'ose

le dire, innée dans l'homme (*); qu'il en est de cette passion comme de toutes les autres, c. à d. qu'elle est plus ou moins dominante dans chaque homme selon le tempéramment ou l'éducation; que l'avaire, l'injuste, le magnifique ou le superbe le luxurieux, &c. sont possédés jusques à un certain point de l'amour de l'ordre; mais que leur passion favorite étouffe chez

(*) „ Que servent au sceptique MONTAIGNE
 „ les tourmens qu'il se donne pour déterrer en
 „ un coin du monde une coutume opposée aux
 „ notions de la justice? Que lui sert de don-
 „ ner aux plus suspects voyageurs l'autorité
 „ qu'il refuse aux Ecrivains les plus célèbres?
 „ Quelques usages incertains & bizarres, fon-
 „ dés sur des causes locales qui nous sont in-
 „ connues, détruiront ils l'induction générale
 „ tirée du concours de tous les peuples, op-
 „ posées en tout le reste, & d'accord sur ce
 „ seul point? O MONTAIGNE! toi qui te pi-
 „ ques de franchise & de vérité, sois sincère
 „ & vrai, si un Philosophe peut l'être (**),
 „ & dis-moi s'il est quelque pays sur la terre
 „ où ce soit un crime de garder sa foi, d'être
 „ clément, bienfaisant, généreux, où l'hom-
 „ me de bien soit méprisable, & le perfide
 „ honoré (*Emile Tome III. page 100. Ed.*
d'Amsterdam. 1762.)

(**) M ROUSSEAU ne donne point au mot
 Philosophe le même sens que moi.

310 JOURNAL HELVETIQUE

eux cet amour; qu'au contraire, quoiqué le sage ait comme les autres une dose de ces passions, l'amour de l'ordre les domine toutes. De cette réflexion je conclus que, sur cette matière-ci, comme sur tant d'autres, il y a deux extrémités à éviter. Nos Philosophes prétendent que cet amour de l'ordre bien dirigé suffiroit pour conduire les hommes dans la route de la vertu & du bonheur; que le dogme des peines & des récompenses d'une vie à venir ne sert qu'à entretenir parmi le Peuple l'esprit de fanatisme, destructeur de toute harmonie dans la société, & qu'un Peuple de vrais Philosophes seroit le plus heureux qu'on pût imaginer. Le parti opposé répond, avec aigreur que cet amour de l'ordre n'est qu'une belle chimère; qu'il n'est aucun homme capable de dompter ses passions s'il ne prévoit une récompense assurée des sacrifices qu'il est obligé de faire. Le sage prend un milieu; l'amour de l'ordre, qui le domine, loit d'être pour lui un motif de décrier le dogme d'une vie à venir, en est un pour chercher à l'établir. Il sent que cet amour de l'ordre ne prévaudra jamais sur toutes les autres passions; que les Loix Civiles

appuyées de peines & de recompenses (*), peuvent bien prévenir des crimes qui ne sauroient échapper aux yeux des hommes; mais qu'il est des intrigues, fruit des passions destructrices de l'ordre, que toute la pénétration humaine ne sauroit prévenir; qu'il faut donc à ces passions une bride; & qu'il n'en est point de plus efficace que le dogme des peines & des recompenses d'une autre vie, établi sur des fondemens solides. Mais, en sentant la nécessité de ce dogme, le sage ne nie point qu'il ne puisse y avoir des hommes gens de bien, & qui cultivent la vertu indépendamment du motif d'une vie à venir; l'Antiquité lui fournit tant d'exemples de ce désintéressement qu'il croiroit faire injure à l'humanité que de le révoquer en doute; que dis je? il croiroit faire injure à l'Auteur même de nôtre sainte Religion, & faire de ses Disciples autant de vils esclaves

(*) La recompense qu'obtiennent de nos jours les sectateurs de la vertu, est le suffrage des hommes vertueux; Heureuse la Société si des fripons n'usurpoient jamais ces suffrages. Heureux les Monarques s'ils connoissoient les moyens de découvrir partout le mérite, malgré les cabales & la faveur.

qui ne remplissent leurs devoirs que par la crainte du chatiment. Ce n'est point là, nous dit-il, l'idée que CHRIST nous a donné de sa Morale. *Mon joug est aisé & mon fardeau léger; mes commandements ne sont point pénibles.* En effet par tout il parle au cœur; toujours il tend à élever l'ame; & sa Morale doit faire des Philosophes avant de faire des Chrétiens. Je plains ces ames insensibles pour qui la vertu n'eut jamais d'attraits, mais j'ose les exhorter à mieux penser des hommes; & à ne point juger des autres par eux-mêmes. On ne leur envie point leurs plaisirs; qu'ils n'envient point ceux du sage.



Les Philosophes de nos jours toujours infatués de leur système de l'amour de l'ordre voudroient anéantir tout culte extérieur dans la Religion. Ce culte, nous disent-ils ne sert qu'à donner le change aux hommes sur leurs devoirs. La plupart s'imaginent qu'après avoir jeuné, prié; après s'être mortifié le corps, avoir distribué quelques aumônes, ils sont dispensés de tout autre devoir; que Dieu content de leur zèle pour son culte, leur fait grace de tout le reste. De-là cette indifférence monachale qui rompt tous les

liens de la Société. Cette assertion mérite examen (*).

J'avoue d'abord que ce qu'on appelle dans le monde un **DÉVOT** est un être bien méprisable. Il se sert de la dévotion comme d'un voile pour couvrir mille vices. La haine, le mépris, la médisance, la calomnie, la dureté de cœur sont les fruits de son zèle amer; ou plutôt ce zèle amer lui sert à excuser ses passions. Le reste des hommes, selon lui, vilement attaché à cette terre, à ses vanités, à ses faux biens, n'est digne que de sa haine, de son mépris, ou, tout au plus de son indifférence. Ce seroit conniver à ses égaremens que de chercher à les couvrir, ou à les excuser; ce seroit fournir au misérable les moyens de retourner à ses fautes, que de le soulager dans sa misère. L'hom-

(*) Un Discours sur la Dévotion! Ah! quelle ennuyeuse Jérémiade allons nous lire! O homme frivole, oui, je te le dis, tu bâilleras Pour toi Philosophe, suspends ton Jugement; peut être conviendras-tu que la vraie piété n'est pas si incompatible que tu le pensois avec la Philosophie.

Au reste, ce n'est point un Discours d'éloquence, que j'entreprends, ce sont des réflexions libres que je veux mettre par écrit; qu'on me passe donc la négligence des transitions.

me qui se consacre entièrement à la dévotion choisit une vocation bien plus noble que toutes celles que le commun des hommes embrasse avec tant d'ardeur. Ce que l'on fait pour Dieu, n'est il pas bien préférable à tout ce que nous pouvons faire pour nos semblables ? Voilà en effet comme raisonne le dévot ; mais un *Dévo*t est-il un *homme-pieux* ? Non : celui-ci pense bien différemment. Il n'a point la sottise présomption de penser que le culte qu'il rend à l'Être des Êtres puisse lui rapporter quelque profit. Il connoit trop bien sa destination. Il sent que c'est pour l'utilité de ses semblables que Dieu l'a placé sur cette terre ; que c'est afin que *sa justice soit utile aux fils des hommes* (*), car *l'homme apportera-t-il quelque profit au Dieu fort* ? (**). Il fait que les prières, les jeunesses, les hommages que le ToutPuissant exige de lui sont des moyens que cet Être lui fournit pour le rapeller à ses devoirs. Il s'approche avec respect, crainte, recueillement de cet Être qui se suffit à lui-même ; mais il s'en approche pour y puiser

(*) Job chap. XXXV.

(**) Ibid ch. XXII.

de nouveaux motifs à l'observation de ses devoirs. En contemplant le magnifique spectacle de la nature, en admirant la sagesse du Créateur & du Conservateur de l'Univers qui brille par tout avec tant d'éclat, il demeure confondu, en extase; les sensations, les idées se succèdent chez lui avec tant de rapidité qu'il lui est impossible de fixer son imagination sur aucun objet : L'idée de son néant & de la grandeur infinie de l'Etre dont il contemple les œuvres est la seule qui puisse prendre une certaine consistance dans son esprit. Il s'écrie; „ O Etre éternel, infini, invisi-
„ sible à mes yeux, si visible à mon in-
„ telligence; plus je te considère dans tes
„ œuvres, moins je te comprends, moins
„ je fais t'adorer. Les Grands de la ter-
„ re, qui sont comme moi tes créatures,
„ veulent des hommages. Tous les or-
„ ganes de mon corps suffisent à peine aux
„ actes qu'ils en exigent de moi, Ils
„ voudroient presque que je m'anéantisse
„ en leur présence. Leur tranquillité, leur
„ bonheur, semblent quelquefois dépendre
„ de ces actes extérieurs, Que te rendrois-
„ je donc, ô Eternel; toi qui as tout
„ fait, tout créé, qui conserves tout &
„ par conséquent de qui tout dépend! Je

craindrois de t'offenser en t'honorant
comme j'honore ta créature. Fuirai-
je donc la compagnie de tous les mor-
tels pour te rendre un culte qui ne soit
jamais prostitué par les hommages que
les hommes exigeroient de moi? Aban-
donnerai-je donc le monde qui m'offre
tant de douceurs, si je ne pervertis point
l'usage de mes facultés? Irai-je m'enfe-
velir dans un désert, consacrer ma vie
aux larmes, à l'affliction dans l'idée de
t'être agréable? La misère, le déses-
poir, seront-ils donc ma destination?
Ou bien, irai je au sein de la société
même, contempler d'un œil froid la
scène du monde, ses désordres, traiter
d'insensés les mortels, insulter à leurs
malheurs, rire de leurs folies, en pro-
fiter même pour vivre dans l'abondan-
ce, afin qu'à l'ombre de l'indépendance,
exempt de soucis, je t'offre un culte pur
& sans mé'ange? Non, Être incompara-
ble, ce n'est point là ce que tu attends
de nous. Quel profit te revient-il de
nos hommages? Le culte que tu exiges
est celui du cœur. Tu veux que nos
sentimens d'amour, de crainte, de vé-
nération pour toi se manifestent princi-
palement par notre conduite avec nos
semblables, & tous les devoirs pure-

ment cérémoniels que tu exiges de
nous, loin de devoir contribuer à nous
détacher de la société, font des corda-
ges destinés à nous en rapprocher, en
nous rapellant à nôtre origine.

*La suite de ces Réflexions dans le pro-
chain Discours.*





DES ERREURS UTILES.

POURQUOI tant vanter la raison, tandis que c'est souvent à l'erreur que nous devons les plus grandes choses? L'enthousiasme, les passions sublimes & fortes sont presque toutes filles de l'erreur, & c'est par elles que s'exécutent les grandes entreprises. Que devient l'amour de la patrie, le mépris courageux de la mort, la valeur militaire, ces sources de la grandeur des nations, si l'on substitue la froide raison à l'opinion. Otez aux Mahométans la persuasion où ils sont, qu'ils vont, en perdant la vie, dans le sein de leur Prophète, & dans des jardins délicieux embellis par les Houris, vous ferez d'une armée de soldats indomptable, une misérable troupe de railonneurs qui se laisseront écraser par leurs ennemis. Si les Romains n'avoient pas crû qu'ils étoient destinés à conquérir le monde, ils n'auroient pas quitté les bords du Tibre. Les peuples du Nord devoient tout leur courage à leur Législateur ODIN, qui leur avoit persuadé que mourir les armes à la main, étoit de toutes les morts la plus délicieuse

& la plus honorable. On voit dans une hymne de l'un de leurs Rois, nommé LEDBROG, quel effet cette opinion avoit produit dans leur esprit. Quelle joye soudaine, s'écrie-t-il, vient transporter mon cœur? Je muers.

» Déjà j'entends la voix d'ODIN qui m'apelle, je vois les portes de son palais
 » qui s'ouvrent, des Nimphes enchantées viennent me recevoir, elles m'offrent une boisson délicieuse dans le crane
 » de mes ennemis. Qu'un froid raisonneur eut prouvé à ce Prince qu'il étoit un insensé, qu'il eut fait un beau traité contre ODIN, il auroit rendu là un beau service à cette Nation. L'erreur des peuples du Nord les a rendu victorieux de ceux du Midi qui ont été leurs esclaves. Avec un traité de Philosophie on ne fera jamais de grandes choses.

Quand on m'aura démontré que les nations n'ont pas besoin de grandes passions pour se rendre puissantes & heureuses; quand on m'aura démontré, que dans une vaste société les hommes peuvent s'élever à l'enthousiasme avec la raison seule & sans le secours des opinions, quand on m'aura démontré que les passions sublimes sont des raisonnemens, je dirai alors que la raison fait de grandes choses. Jusqu'ici c'est l'enthousiasme seul qui les a

produites. Il faut me montrer ce que les hommes peuvent faire sans certaines erreurs, me prouver qu'il n'y en a aucune qui soit utile ou nécessaire, & qu'on peut sans inconvénient leur substituer la vérité, avant de me persuader que... J'étois sur le point de tirer une terrible conséquence, suite infaillible de la philosophie. Mais quand est-ce que les erreurs manqueront aux hommes. Les Annales du monde me tranquilisent sur cet article.

DEUX PENSÉES.

Les François se plaignent souvent que leur langue est pauvre & stérile, & les Italiens au contraire se glorifient de la richesse de la leur. Je crois que cette différence est à l'avantage des premiers. Il faut sans doute que les François aient plus d'idées, que de mots, & les Italiens plus de mots que d'idées. Les premiers voudroient exprimer tout ce qu'ils pensent, & les derniers ne peuvent exprimer tout ce qu'ils pourroient dire. Les François ont passé tout à coup de l'ignorance & de la barbarie, au plus haut degré de connoissances & de lumières, & il semble que dans ce changement rapide leur vocabulaire

vocabulaire n'ait pu suffire à toute l'activité de leur esprit. Mais celui des Italiens pourroit bien être fort abondant en expressions, & très pauvre en idées. Multiplier les termes, n'est pas toujours multiplier les idées, comme, avoir un Louis en monoye, n'est pas être plus riche que de l'avoir en nature.

Pour conduire les hommes à la vérité, il ne suffit pas de les faire sortir de leur ignorance naturelle, on doit avant tout les défaire de leurs erreurs. Or voici la méthode qu'on doit suivre pour cela, il faut commencer par tourner l'erreur en ridicule, & puis se servir de l'éloquence pour annoncer la vérité, ensuite viendra seulement le tems de raisonner avec fruit. La raison de cette marche est qu'il est plus aisé, de faire rire que d'émouvoir, & plus aisé d'émouvoir que de convaincre.

L'ÉPREUVE DU COEUR.

JE me trouvai il y a quelques jours au café de P. où se rassemble ordinairement la meilleure compagnie de la ville, j'y trouvai ce jour-là plusieurs personnes que je connoissois peu & qui comme moi s'occupoient à lire les papiers publics; on y lut tout haut, l'action d'un jeune Officier du Régiment de Champagne, qui à peine sorti de l'enfance avoit montré un courage fort au dessus de son âge, dans une occasion dangereuse. A cette occasion, mon bon Ami PHILON, raconta le trait suivant.

» Dans une bataille (*) entre les Au-
 » trichiens & les Suisses, un Officier de
 » l'Armée de cette dernière Nation se dé-
 » voua pour sa Patrie comme un autre
 » DECIUS, par l'action la plus héroïque

(*) Cette Bataille qui se donna en 1386, est celle de *Sempach*, & l'Officier dont il est ici question, étoit un Gentilhomme, nommé **ARNOLD DE WINKELRIED**, Chevalier.

» que je connoisse. Les Autrichiens qui
 » formoient un Bataillon ferré & qui étoient
 » armés de longues piques présentoient
 » un front impénétrable à tous les efforts
 » des Suisses, ils avoient été repouffés dans
 » toutes leurs attaques & ils étoient prêts
 » à être défaits; dans cette extrémité,
 » un de leurs Officiers, se détache de
 » son rang, court aux ennemis, & faisis-
 » sant un aussi grand nombre de piques
 » qu'il peut en embrasser, se les enfonce
 » dans la poitrine; ses compatriotes pro-
 » fitant alors de l'ouverture qu'il venoit
 » de faire, pénétrèrent dans le Bataillon des
 » Autrichiens & les défirent entièrement:
 » C'est ainsi, que ce généreux Citoyen,
 » sauva sa patrie par sa mort. Tel fut le
 » récit de PHILON.

BLANFORT l'avoit écouté avec une at-
 tention singulière. Ses yeux s'étoient ani-
 més par degrés & à la fin de ce récit
 ce bon jeune homme s'écria avec en-
 thousiasme: Qui ne seroit saisi & trans-
 porté d'admiration, à l'ouïe d'un pareil
 trait. Quel courage, quel héroïsme, quelle
 grandeur d'ame! Et on n'a pas élevé des
 statues à ce héros & ses concitoyens ont
 poussé l'ingratitude... Saint amour de la
 patrie, ame sublime... Mais, dit PHIL-

LINTE, en l'interrompant, ne voyez vous pas, que tandis que vous vous enflamez d'un si beau feu, nôtre café se refroidit. BLANFORT tenoit en effet, la caffetière suspendue, & avoir cessé de verser, pour mieux prêter l'oreille au récit de ce généreux dévouement.

Je ne sai, dit LEANDRE, si ce fait est bien prouvé. J'ai fait quelque étude de l'histoire de ces tems-là & de ses révolutions, & je ne connois aucun historien qui en parle. J'en doute un peu.

Qu'il soit véritable ou non, ajouta GERMON, il faut être imbécile ou fou, pour faire une action pareille. Quelle obligation lui aura-t-on, je vous prie, de s'être ainsi fait ouvrir le ventre. O le grand sot. Mon cher LEANDRE done moi une prise de tabac.

Ce n'est pas tout dit un autre, il me paroît assez difficile qu'un homme seul puisse embrasser un assez grand nombre de piques pour faire une ouverture assez considérable dans un Bataillon pour y pénétrer, il pourra en saisir deux ou trois tout au plus & je vous prie, cela pourra-t-il suffire, pour qu'on puisse entamer une troupe fort serrée, la chose est sûrement impossible, & le fait est à mon gré, controuvé.

De tous les assistans, BLANFORT fut le

seul , dont l'ame sensible eut été vivement touchée de la beauté de cette action. PHILINTE , dis je en moi-même , a le cœur bas & méchant : Il plaïsante d'une belle action & tourne en ridicule un homme qui l'admire. Je ne me fierai jamais à cet homme là , car il fera sûrement mauvais père , mauvais mari , mauvais citoyen.

LE'ANDRE est un Pédant , qui parle mal à propos de ses études. Au lieu d'admirer un trait sublime , il aime mieux le revoquer en doute. Il voudroit abrégér la liste des grands hommes , qui humilient trop son amour propre. Tout érudit qu'il est , il ne fera jamais qu'un sot.

GERMON est un mauvais sujet , une de ces ames de boue , sur les quelles la vertu ne peut plus rien.

Pour le dernier , c'est un de ces hommes qui ont quelque esprit , mais dont le cœur est dépourvu de tout sentiment. Il raisonoit assez bien , mais malheur à ceux qui veulent raisonner , quand il ne faudroit que sentir.

C'est ainsi , qu'une bagatelle me dévoila les sentimens cachés de ceux avec qui j'étois , & me fit connoitre dans un instant leur caractère aussi bien que si je

326 JOURNAL HÉLVÉTIQUE

les avois fréquenté toute ma vie; on dit qu'il est si difficile de lire dans le cœur des autres, je ne le trouve point & cette petite aventure m'en a convaincu, pour s'en convaincre de-même, qu'on répète cette épreuve, je la crois infallible.





L E T T R E
A U X E D I T E U R S .

M E S S I E U R S ,

IL est du devoir de chaque membre de la Société de faire connoître les productions utiles, & c'est sur ce pied que je vous annonce, *La Physique de l'Écriture Sainte, ou Correspondance Phylosophique entre deux Amis, par Mr. P. L. G. D. G. à Amsterdam chez E. van Harrevelt 1767. 287 pages, in 12.*

Ce petit ouvrage vraiment digne de notre Siècle philosophique, aura sans doute une place distinguée dans la Bibliothèque de tous les Savans & des Théologiens surtout, dont il mérite de devenir le bréviaire.

Désormais la Philosophie & la Théologie pourront marcher de front sans se heurter, & la Science, loin d'éteindre la foi, lui servira de flambeau.

C'est de quoi pourront se convaincre, tous ceux qui porteront un esprit & un

cœur bien disposés, à la lecture de cette Correspondance entre deux Amis, l'un Philosophe Anglois devenu Déiste pour avoir trop médité sur la Religion Chrétienne, & qui est ramené dans le Giron de l'Eglise. L'autre, Philosophe aussi, mais Philosophe Chrétien qui résout d'une manière neuve & en homme pour qui la nature n'a rien d'obscur ou de caché, les plus fortes objections que l'incrédulité ait opposées contre les Mystères & les Livres qui sont l'objet de notre foi. Son système ingénieux & fécond satisfait à tout. Toujours appuyé sur l'autorité des Livres Saints, il en éclaircit à son tour les endroits les plus embarrassans. L'auteur s'en sert avec succès pour en déduire la possibilité physique du péché originel, celle de la résurrection de chaque homme dans sa propre chair, & celle enfin du Déluge universel. Il combat victorieusement le Matérialisme en établissant la spiritualité des ames non seulement dans le Règne animal, mais encore dans le Végétal & même dans le Minéral. En expliquant la formation de l'Univers, il répand un jour lumineux sur les premiers versets de la Genèse, & démontre que la terre est au centre de l'Univers & que c'est le Soleil qui tourne suivant l'écriture. Il va plus

loin. Il prouve que dans la nature tout nous annonce le mystère inéfabable de la très Sainte Trinité, & il démontre Physiquement que *Dieu ne peut pas être en une seule Personne, qu'il doit être en trois personnes, sans pouvoir être en quatre personnes ou en un plus grand nombre.*

Il indique la manière physique dont les Corps des réprouvés pourront subsister éternellement dans un feu dévorant, & cette manière consiste en ce que les Corps, *seront falsifiés par le feu, ou changés en sel marin.*

Enfin toujours étayé par l'Écriture Sainte, il détermine le lieu de l'Enfer actuel, celui du Purgatoire & de l'Enfer futur.

En voila sans doute assez, pour vous faire apprécier, Messieurs, & à vos Lecteurs tout le mérite de cet ouvrage philosophique. Vous ferez de ma lettre l'usage qu'il vous plaira. Il me suffit d'avoir rempli ma tâche.

J'ai l'honneur d'être &c.





ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.

I.

D ICTIONNAIRE *Historique, des mœurs, usages, & coutumes des François, contenant aussi, les établissemens, fondations, époques, anecdotes, progrès dans les sciences & dans les arts, & les faits les plus remarquables & intéressans arrivés depuis l'origine de la Monarchie jusqu'à nos jours.*
 A Paris chez VINCENT, rue St. Severin. 1767.
 3 Vol. in 8vo chacun de près de 800 pages. Ce Dictionnaire, est comme on voit, bien nourri; aussi l'auteur, diligent copiste, & l'un de nos plus intrépides compilateurs d'écrits modernes, n'épargne-t-il point l'étoffe dans tous les livres qu'il donne. Ce seroit des recherches toutes faites pour les gens de lettres, si l'on pouvoit compter sur l'exactitude de ces sortes de compilations, mais comme elles ne sauroient dispenser de recourir aux

sources, il faut les regarder presque toutes comme des livres, faits seulement pour ceux qui cherchent moins à s'instruire solidement, qu'à s'amuser en retenant ce qu'ils pourront de leur lecture. Au reste un ouvrage ou l'on a mis à contribution, *l'Histoire des Francs de l'Abbé VELLY*, les *Mœurs des François de le Gendre*, la *Description de Paris* de Piganiol de la Force, & beaucoup d'autres livres de ce genre, ne peut manquer d'être curieux.

JULIEN l'Apostat, ou *Voyage dans l'autre Monde*, traduit de Fielding. Par le Sr. RAUFFMANN Interprète - Juré au Châtelet de Paris, pour les Langues Allemande, Angloise & Italienne. A Paris, chez LEJAI, quai de Gèvres. 1768. S'il y avoit la moindre apparence que FIELDING eut pu connoître un certain *Voyage au séjour des ombres*, peu connu même en France, ou cet ouvrage mesquin, fit en 1752 une très courte apparition, on pourroit le soupçonner d'en avoir au moins emprunté l'idée générale de son voyage en l'autre monde; mais l'Auteur Anglois, assez riche de son propre fonds, n'est à cet égard nullement redevable au François, & son ouvrage n'y perd rien, car au

moins parmi des allusions & des détails dont les Anglois peuvent s'accomoder mieux que d'autres Nations, il y a des choses fort plaisantes & même assez philosophiques.

LE Comte de COMMINGE, ou les Amans malheureux, Drame, par M. D'ARNAUD.

Et qui pungit cor profert sensum. Ec. Ch. XXXII, v. VI.

Troisième Edition. A Paris, chez LEJAY, Libraire, quai de Gèvres, au grand Corneille 1768. L'Auteur a ajouté à la nouvelle édition de ce Drame pathétique, qu'on relit toujours avec un nouveau plaisir, un troisième discours préliminaire, où il continue à raisonner en homme de goût sur l'art Dramatique dont il connoit si bien les effets; ce morceau tout à fait neuf fait lui seul un ouvrage intéressant. M. D'ARNAUD a fait dans le corps de la pièce plus de quatre cent corrections; il a beaucoup ajouté au rôle du P. Abbé & restreint la dernière scène. On sent combien ces changemens & aditions, rendent cette nouvelle édition précieuse.

EUPHEMIE, ou le triomphe de la Religion, *Drame par M. D'ARNAUD.*

Sonitus terroris ïemper in auribus.

Job, chap. XV.

A Paris chez LEJAY Libraire, quai de Gèvres 1768. On doit regarder le *Drame d'Euphémie* comme une suite du sombre tableau exposé dans *Comminge*. Mon dessein, dit M. D'ARNAUD, a été de représenter un cœur déchiré par les mêmes combats, agité des mêmes orages, & de faire voir jusqu'à quel point la Religion aux prises avec l'Amour est susceptible de produire un spectacle vraiment pathétique. C'est du jeu de ces deux ressorts si puissans sur la nature humaine que peuvent jaillir & éclater ces grandes passions dont la fougue est nécessaire à l'action Théâtrale.

Ce *Drame* laisse dans l'ame l'impression la plus douloureuse; il est en même tems une leçon terrible pour ces mères prévenues & injustes, qui sacrifient leur fille à l'objet souvent indigne de leur tendresse. Il fait connoître les suites malheureuses des rigueurs d'une mère.

O vous qui trahissez ce sacré caractère ,
 Que n'êtes vous témoins du châtiment cruel
 Qui punit les erreurs de l'amour maternel !

Ce Drame d'EUPHEMIE est traité pour la partie de la Typographie avec le même soin que les autres ouvrages déjà publiés par M. d'ARNAUD.

ON réimprime actuellement à Yverdon, le *Dictionnaire raisonné Universel d'Histoire Naturelle*, par M. VALMONT DE BOMARE, sur la dernière Edition qui vient de paraître à Paris, gr. 8vo. Celle ci sera corrigée & augmentée quant à la partie historique par un très habile Naturaliste, & le célèbre M. HALLER la rendra précieuse en l'enrichissant des vertus médicinales, de sorte que cette édition rendra les précédentes fort imparfaites, si elle ne les rend pas entièrement inutiles.

2.

UNE des meilleures oeconomies qu'on puisse pratiquer à la campagne est celle de l'engrais des moutons; on les nourrit dans le pays d'abord sur les jachères, ensuite sur les fens où on a récolté les bleds

& les carêmes , à la montagne on les fait paturer sur les terrains pierreux , & qui ne produiroient rien pour aucun autre bétail ; la nourriture par conséquent de ces animaux ne coute rien , & on a le triple profit de leur laine , de leur engrais & de leur fumier.

Ce profit pour les deux premiers articles , dans le cours de huit ou dix mois , est au moins du vingt cinq à trente pour cent de l'argent qui a été employé à leur achat ; celui du fumier est inestimable pour un agriculteur , valant trois à quatre fois plus que le fumier ordinaire du bétail rouge ou des chevaux.

Un Seigneur de la Franche-Comté qui habite dans la partie de la montagne , & qui depuis plusieurs années s'est livré à l'agriculture , fit l'année dernière une société avec plusieurs personnes respectables de la Ville de Besançon ; l'argent de cette société est rentré le dixième mois avec un bénéfice de trente pour cent.

3.

UN Payfan Suédois , pour rendre la terre de son champ plus fertile , & faire écouler les eaux qui y causoient une trop grande humidité , imagina de marquer dans

le milieu de son terrain un plateau de quelques toises en quarré long ; il éleva avec quelques banreaux de la terre transportée des extrémités du même champ : (Ce plateau, en quarré long, doit cependant être à peu près de la forme du terrain, ce n'est autre chose qu'une terre transportée & mise en tas, de la hauteur d'environ deux pieds, dans le centre du terrain.) Il tourna ensuite ce quarré sur ses quatre faces avec sa charue, versant la terre du côté du plateau, & le tournant aussi sans fin, & sans dévoyer sa charue, sans la retrograder, ni revenir sur ses pas, comme on le pratique ordinairement, mais en continuant toujours à décrire le tour de ce quarré en forme de spirale rectiligne ; chaque contour devenant plus grand à mesure qu'il s'éloignoit du centre, & le laboureur versant toujours la terre de ce même côté jusqu'à ce qu'il fut parvenu aux extrémités du champ.

Quelque tems après il donna un second labour, semblable au premier, en partant du même centre, tournant & versant toujours la terre du même sens dans tous ces contours.

Après le second labour, il en fit un troisième pour ameublir son guéret ; enfin il forma ses sillons, & sema son bled.

En continuant de labourer ainsi pendant quelques années, il est parvenu à donner à son terrain assez d'élevation pour faire écouler les eaux, & le rendre en conséquence plus fertile. M. le Baron DE SCHEFFER, ci devant Ambassadeur de la Cour de Suède à celle de France, a fait part de cette nouvelle méthode qu'il a vu pratiquer avec succès, & dont il a fait usage dans ses terres.

Il faut observer que si une seule partie du champ se trouve trop plate, & que l'autre partie soit élevée, & avec assez d'égout, on peut très bien amonceler la partie basse & plate par la même opération des labours; l'espace qui se trouvera alors entre le bas des deux monticules, servira à l'écoulement des deux parties, par le moyen d'une rigole qui sera indiquée par la situation locale.

Cette nouvelle méthode ne paroît pas se borner simplement à l'écoulement des eaux, & nous pensons que des labours ainsi pratiqués dans des terrains quelconques, ramèneroient sur la superficie une terre qui n'a jamais vu le soleil, laquelle étant beaucoup plus imprégnée de nitre que celle qui se trouve usée par la production, donneroit sans contredit de plus

abondantes récoltes ; ainsi trois ans en labours, en amoncelant le terrain, amèneroit sur la superficie une terre de deux pieds & demi de profondeur, tandis que la première épuisée seroit recouverte pour se reposer : Trois autres années, en faisant les labours à contre-sens, ramèneroit sur la superficie les terres reposées, & seroit toujours en état de donner de belles productions. Au moyen de cette méthode, on pourroit supprimer les jachères, & tirer de ses champs des productions chaque année.



L'ACADEMIE des Sciences & Beaux Arts de Pau, en Béarn, a proposé pour le sujet du prix de poésie, qu'elle distribuera en 1769, une Ode ou autre Poème sur l'Industrie, & pour le prix d'éloquence, cette question à traiter : *L'ame est-elle plus serviee par le plaisir que par la peine ?*



LA sûreté contre le feu & la suppression des bois de charpente, qui deviennent fort rares, fort chers, & qui sont peu durables, sont les motifs qui ont engagé plu-

ſieurs des plus célèbres Architectes de France à recourir aux voutes plates & aux combles briquetés.

Les voutes de briques posées ſur le plat, ſont connues depuis fort long-tems dans le Rouffillon. M. CONTANT en a fait en 1741 au Château de Biſy. Celles des Ecuries ont trente deux pieds de largeur & ſix pieds de hauteur depuis la naiſſance; les autres ont en général 14 à 15 pieds de largeur & 18 pouces de hauteur. Elles ſont élevées ſur des murs de refend de 18 pouces d'épaiſſeur, & toutes ſont conſtruites avec deux rangées de briques posées ſur le plat. On a de plus fait deux arcs doubleaux ſur la voute de l'Ecurie à cauſe de ſa grande étendue. Le succès de cette conſtruction & de pluſieurs autres ſemblables exécutées depuis en beaucoup d'autres endroits, a déterminé à l'adopter pour les batimens des Communs que l'on fait actuellement au Palais de Bourbon.

On y a conſtruit pour eſſai, dans le pavillon à gauche en entrant, une voute & un comble de briques. S. A. S. Monſieur le Prince de CONDE' ayant déſiré avoir ſur cela l'avis de MM. des Académies des Sciences & d'Architecture, les Commiſſaires nommés ſ'y ſont transportés

au mois de Juin dernier, & ils en ont constaté la solidité par l'épreuve suivante.

La voute construite au dessus du rez-de-chauffée, & qui a 21 pieds de long sur 19 pieds six pouces de large, à été chargée de sable de rivière, successivement & par degrés, jusqu'à la hauteur de trois pieds. Ce sable étoit contenu entre des madriers de charpente posés de champ & de telle sorte que tout le poids se trouvoit distribué également sur la voute plate, sans qu'il en portât aucune partie sur les murs. L'espace d'entre ces madriers étoit de 20 pieds 4 pouces de long & 18 pieds de large; ce qui donnoit sur trois pieds de hauteur un cube de 1098 pieds, faisant suivant l'épreuve faite sur huit pieds de ce sable un poids total de 136872 livres.

En supposant que cette voute se trouvoit chargée sur la superficie de 183 hommes ou d'un homme pour deux pieds quarrés, tout le poids seroit seulement de 27450 livres, en évaluant celui de chaque homme à 150 livres; ce qui ne fait que la cinquième partie du poids du sable dont elle a été chargée. Il étoit tellement excessif qu'au bout de quatorze jours de cette charge, on a observé que deux des angles rentrans de la voute, se sont ouverts d'une ligne & demie à deux lignes. Ces

petites ouvertures, qui n'avoient point paru avant le chargement du troisiéme pied de hauteur de sable, ont été fermées en plâtre, & la même charge est restée encore trois jours, sans avoir produit aucun effet, non plus qu'une charge de près de deux pieds du même sable qui est resté sur cette voute jusqu'au 28 Aout suivant, jour auquel les Commissaires ont signé leurs avis. Ils y disent que l'expérience qui a été faite sur la voute en question ne doit laisser aucun doute sur sa solidité; que de pareilles voutes bien faites sont préférables à tous égards aux planchers de charpente, & qu'ils estiment qu'on en peut faire de semblables si on le juge à propos, à tous les étages des comuns du Palais de Bourbon, ainsi qu'on l'a fait avec succès aux nouveaux bâtimens de la guerre & des affaires étrangères à Versailles. Mais ils pensent qu'on ne doit pas donner aux voutes plates moins du huitième de leur montée; qu'il convient d'établir ces voutes par préférence sur les murs de refend; que celles des extrémités des bâtimens doivent être moins larges & disposées en sens contraire, pour servir de butées aux autres voutes, & qu'il faut employer à ces ouvrages le meilleur plâ-

tre, & de bonnes briques bien cuites, des échantillons de 8 pouces en quarré & 18 lignes d'épaisseur.

Les personnes qui désireroient des détails sur la construction des voutes plates dont nous parlons, les trouveront dans une lettre de M. LACHEZE, Ingénieur en chef à Thionville, inférée dans le Mercure de France au mois de Juin 1750.

6.

LE Baromètre, comme l'on sçait, est un instrument destiné à mesurer la pesanteur de l'air ; & les différents degrés de cette pesanteur dépendant des variations qui surviennent dans l'état de l'Athmosphère, il en résulte que le Baromètre doit aussi indiquer ces variations mêmes. Mais il arrive quelquefois que le temps est entièrement opposé à ce que le Baromètre annonce, & c'est ce que M. PISTON appelle les contre-marches du Baromètre, dans un Mémoire curieux qu'il vient de donner sur les observations Météorologiques qu'il a faites à Marseille, au mois de Janvier dernier.

Les observations faites à Paris par M. MESSIER, annoncent que le Mercure des Baromètres y étoit descendu de neuf lignes

& demie, dans l'espace de vingt-quatre heures, & que le 1er Janvier à dix heures du soir, il étoit à vingt-sept pouces & demi, c'est-à-dire, environ sept lignes au dessous de son terme moyen; & cependant il faisoit alors une gélée très-forte; le vent qui étoit foible, soufflait du Nord-Est; deux causes qui dans le cours ordinaire font beaucoup monter le Mercure: Voilà donc le Baromètre en contradiction avec le temps qu'on avoit alors à Paris.

M. PISTON croit qu'il faut chercher l'explication de ces sortes de phénomènes dans les causes éloignées, & il observe que pendant que le temps étoit si calme à Paris, il y eut à Marseille le 2. Janvier vers les cinq heures & demie du soir, un coup de vent des plus violents & des plus froids, qu'on y eut essuyé depuis longtemps. Ce coup de vent a passé à Malthe la nuit suivante avec la même violence; il a pénétré jusques dans le fond du Levant, où la tempête a causé de pertes très-considérables aux Négocians François; il s'est fait ressentir dans le même tems en Barbarie; enfin il a parcouru une étendue de 7 ou 800 lieues du Nord-ouest au Sud-est, portant partout le désordre & l'épouvante.

L'Auteur pense que l'épuisement d'air qu'un vent aussi impétueux faisoit dans notre atmosphère, en partant de nos côtes, a occasionné le débandement du ressort de l'air de l'atmosphère de Paris, & conséquemment la descente du Baromètre, quoique le tems y fut sec & calme, ce qui est contre le cours ordinaire.

Le 2 Janvier à midi le tems étoit doux, couvert, mou & indécis à Marseille. Il auroit été impossible au Marin le plus expérimenté dans la connoissance des tems, de prévoir ce qui devoit arriver dans quelques heures. Les pêcheurs sortoient du port avec confiance: Rien ne paroïsoit annoncer l'ouragan terrible dont nous venons de parler, mais M. PISTON en étoit averti par la grande descente de son Baromètre. Il a constamment observé de même depuis 1755, & il a vu dans les cahiers de l'Observatoire de Marseille, bien antérieurs à ses observations, que toutes les fois que le Mercure y est descendu de 7 à 8 lignes au dessous de son terme moyen, cette descente a toujours été suivie d'une tempête, qui a fait périr quantité de bâtimens sur les côtes de France.

Si de tant d'observations toujours suivies de l'événement annoncé, il en résulte du moins une probabilité, ne con-

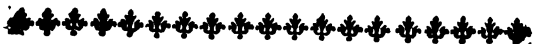
„ viendrait il pas, ajoute M. PISTON ,
 „ que dans chaque Ville de commerce
 „ maritime, il y eût un Baromètre, placé
 „ par ordre des Magistrats dans un en-
 „ droit public, où il fut à portée d'être
 „ consulté par tous les Marins, même
 „ les moins éclairés? Un pareil instru-
 „ ment éviteroit souvent bien des dé-
 „ parts, qui le lendemain sont suivis du
 „ naufrage. „

7.

MESSIEURS FRANÇOIS GRASSET ET
 COMP. Libraires & Imprimeurs à *Lausanne*,
 font imprimer chez eux depuis le com-
 mencement de cette année, le *Mercuré*
Historique & Politique, contenant l'état
 présent de l'Europe, ce qui se passe dans
 toutes les Cours, les intérêts des Princes &
 généralement tout ce qu'il y arrive d'intéres-
 sant & de curieux; cet ouvrage dont il
 paroît un petit volume chaque mois est
 imprimé sur du beau papier, avec des
 caractères neufs & fort correctement; le
 prix de la souscription est de L 1 10. s.
 de Suisse ou de L 2. 5. s. de France, pour
 l'année, non compris le port, que ces
 Messieurs ménagent avec beaucoup de soin.
 Ils donneront aussi dès le mois prochain,

346 JOURNAL HELVETIQUE

une nouvelle *Gazette Litteraire* & *Universelle de l'Europe*, dont il paroitra une feuille in 8vo. tous les Lundis de chaque semaine & qui contiendra des extraits impartiaux des principaux livres qui paroissent en Europe : Cette *Gazette Litteraire* formera quatre Volumes par année, & elle sera imprimée sur beau papier avec des caractères neufs : Le prix de la souscription est de L 6. de Suisse, ou de L 9 de France, pour l'Année complete. L'utilité de cette Gazette ne sauroit assurément être contestée, dès qu'elle sera bien faite & heureusement digérée, & c'est ce que l'on doit attendre naturellement de Mess. GRASSET ET COMP, qui n'ont rien négligé dans de longs voyages pour se procurer des correspondans & des lumières, qui assurassent le succès de leur travail. On pourra souscrire pour l'un & l'autre des Ouvrages que nous avons annoncé, chez les principaux Libraires de la Suisse & autres de l'Europe.



E P I T R E

À
L' I P H I S E

Par M. D'ARNAUD.

QUEL sentiment s'est emparé de moi !
 J'aime à rêver loin du bruit & du monde,
 De ce ruisseau j'aime à voir couler l'onde :
 Mon ame est triste , & je ne fais pourquoi ;
 Et je chéris cette langueur secrète :
 Mon cœur soupire & ma bouche est muette ;
 Je me surprends prêt à verser des pleurs ;
 Et ce chagrin a pour moi des douceurs.
 Je veux marcher & soudain je m'arrête
 Ces mouvemens l'un de l'autre ennemis ,
 Tous ces combats : Qui dans moi les fait naître ?
 Qui m'a dompté ? Dois je le méconnoître ?
 Dès le berceau je lui fus trop soumis ;
 Qui trouble ainsi les cœurs ? Le premier maître ,
 L'amour ; ce nom , I P H I S E , vous fait peur.
 Rassurez vous. Cet enfant séducteur
 Que l'on vous peint infidèle & perfide ,
 Dont le mensonge est quelquefois le guide ,
 Le tendre amour , de tous nos maux l'Auteur ,
 Auprès de vous reprendra sa candeur ;
 Son feu sacré , ses graces naturelles ,
 Sa vérité : L'art seul le fit trompeur ;
 Pour vous aimer l'amour aura mon cœur !

Et près de vous il fixera ses ailes.

Qui je vous aime & c'est tout mon bonheur,
D'entretenir ce sentiment vainqueur.

Depuis long tems vous régniez sur mon ame
Vingt-fois, rempli de ma brulante flamme,
Je l'ai voulu révéler à vos yeux ;

Le pur amour s'accroît dans le silence.

Vingt fois la crainte a repoussé mes feux.

Quoi qu'on chérisse en secret leur puissance,
Quoi qu'on les aime, on redoute les Dieux !

Ce cher tiran que toujours je caresse,
Et qui toujours plus vivement me blesse,

A mes regards à peine vous offrit,

Que de mon cœur vous futes la maitresse.

D'un trouble heureux soudain il tressaillit.

De ce moment je connus la tendresse ;

Je n'en avois goûté que les erreurs ;

Ce doux penchant naquit avec les fleurs,

Que dis-je ? En vous j'en aimois la déesse.

Je vous revois encor sous ces berceaux

Où la nature & l'art d'intelligence

Sembloient tous deux chercher votre présence ;

Et vous devoir leurs agrémens nouveaux :

Je vous revois de l'humble violette,

En souriant relever vos pas,

Tous les amours empressés sur vos pas,

Sur le gazon dresser votre toilette

Ah ! recevez, Iphise, tous mes vœux,

Tous mes soupirs seroient-ils téméraires

Pour emporter tant d'ardeur avec eux ?

Qui vous adore . est il trop amoureux ?

Ces cœurs de glace au plaisir si contraires,

Tous les parens, mille ARGUS soupçonneux

Ouvrent sur nous, fixent leurs cent paupières ;

Si vous m'aimez, je tromperai leurs yeux ;

Je tromperai , IPHISE , jusqu'aux Dieux.
 L'amour m'enflame ; il rend ingénieux :
 Si je ne puis dire que je vous aime ,
 Sur vos beaux yeux les miens se lèveront
 Si l'on contraint jusqu'à nos regards même ,
 Dans votre cœur mes soupirs passeront.
 Tout parlera de mon ardeur discrète ,
 Mais à vous seule ; un ruban , un bouquet ,
 La moindre fleur fera mon interprète ;
 Tout cependant cachera mon secret.
 Dans mes discours mon amoureuse adresse
 Fera cent fois entrer ces mots charmans
 Ces mots sacrés de *j'aime* , de *maitresse* ;
 Si vous pouvez à tant de surveillans ,
 Démons cruels , qui nous suivent sans cesse ;
 D'un seul coup d'œil dérober la tendresse ,
 Iphise , alors , regardez votre amant.
 Combien de fois redirai je avec flamme ,
 Avec fureur , avec toute mon ame ,
 Ce vers le cri d'une amour violent
 (*) „ *Que dis-je aimer ? J'idolatre Junie.*
 Ah ! dans ce vers je répandrai ma vie ,
 Tous les transports , le feu du sentiment ;
 Non , je ne puis exprimer ni décrire
 Ce que mon cœur pour IPHISE ressent :
 L'amour lui même auroit peine à le dire.

(*) Ce vers de RACINE se trouve dans BRITANNICUS. Acte II. Scène 2.



E P I T R E

A UNE RELIGIEUSE

 Par M. D'ARNAUD.

QU'IL fut heureux ce fripon de docteur
 Cet Abailard dont l'amour parle encore !
 Qu'il fut heureux ! D'un objet enchanteur
 Touchant à peine à sa quinzième aurore,
 De sa maîtresse il fut le précepteur.
 Sous cent baisers il vit son cœur éclore.
 Il enseigna cette jeune beauté,
 A répéter avec lui *je vous aime*.
 Elle connaît les arts, la volupté,
 Elle aprit tout ; l'amour, l'amour extrême.
 Elle lui doit son immortalité.
 O qu'Héloïse à mes yeux est charmante !
 Sentois-tu bien, Abailard, ton bonheur ?
 As-tu bien pu, dans ta sombre fureur
 De tes revers punir ta tendre amante ;
 Couvrir son front, non du bandeau d'amour,
 Mais de ce voile odieux & terrible
 Qui la devoit séparer sans retour
 De son amant, à ses pleurs insensible ?
 Pour te venger de ce coup destructeur
 Qui te ravit le flambeau de ton être,

Malgré **SULBERT**, Abailard, poui renaitre,
 Et pour aimer, n'avois tu pas ton cœur ?
 Qu'on vante moins tes feux & ta tendresse
 Non, Abailard, non tu ne connus pas
 Ce sentiment & sa délicatesse
 De l'art d'aimer la vive & pure yvresse.
 Ah ! tu devois bruler jusqu'au trépas
 Voir Héloïse, & l'adorer sans cesse,
 Contre son cœur presser ton cœur jaloux
 Gouter encore au sein de ta maitresse
 Ce doux plaisir, qui lui seul les vaut tous.
 Le doux plaisir de jouir de son ame
 De l'embraser d'une immortelle flamme ;
 Les sens, j'en crois qui sçaura bien aimer,
 N'ont qu'un desir & le cœur en a mille :
 Du vrai bonheur c'est la source fertile
 Le pur rayon qui vient nous animer :
 Vas, Abailard, si cette autre Héloïse
 Que son bandeau rend plus belle à mes yeux ;
 Qu'un dieu jaloux à ses loix a soumise,
 Et qui souvent lui dérobe nos vœux.
 Si cet objet dont mon cœur seul peut-être
 Sent tout le charme, est toujours plus épris,
 D'un seul regard honore mes écrits,
 Si dans mes vers mes feux peuvent paroître
 Cesse, Abailard, de disputer le prix ;
 Dans l'art d'aimer, vas, je ferai ton maitre.





L E P I C - N I C

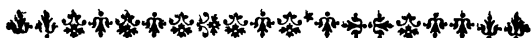
SUR L'AIR : *Ton humeur est* CATHERINE & Co.
Ou , sur la fanfare de Saint Cloud

VIVONS tous en vrais Apôtres ;
 Mettons en commun nos biens.
 Vos plaisirs seront les nôtres,
 Et chacun payera les siens.
 D'une table mieux garnie
 En pic-nic faisons les fraix.
 Bons vins , bonne compagnie
 Ont ensemble plus d'attraits.

Buvons tous ensemble à table ;
 N'y parlons que tour à tour.
 Un silence favorable
 Met l'esprit mieux dans son jour.
 Quand, sous un rideau de gaze ,
 Il voudra poliflonner ,
 Qu'il laisse au bout d'une phrase
 Quelque chose à deviner.

La gaité bruyante , ignare ,
 Nous étourdit sans égards ;
 Loin d'ici le tintamarre
 Des rieurs & des bavards.
 Tout charivari leur semble
 Un concert rempli d'apas ;
 Laissons les brailler ensemble,
 Et qu'ils ne s'entendent pas.

Par l'Hermite de M . . . E T . . .



NEUVIEME LOTTERIE *de la Ville de*
 NEUCHATEL *en Suisse.* Arrêtée par le
 CONSEIL, le 24 Novembre 1767.

LE Magistrat de NEUCHATEL, toujours par les motifs indiqués dans les Plans des huit premières Loteries, en propose une neuvième, laquelle, pour répondre aux désirs du public, sera divisée en trois Classes, conformément au Plan ci-bas. Tous les trois tirages s'effectuèrent avec les mêmes précautions que les précédentes; & celui de la première Classe se fera le Vendredi de la prochaine foire de la St. Jean 1768, à moins qu'elle ne soit remplie plutôt, comme on a lieu de l'espérer. On laissera deux mois d'intervale pour le tirage de la seconde Classe, & deux autres mois pour celui de la troisième, afin que dans cet intervalle on puisse vaquer à la nourriture des Billets; faute dequoi les Billets non nourris seront censés être abandonnés. Tous les Billets qui sortiront avec de bons Lots dans la première Classe au-

ront le bénéfice de rentrer dans la seconde, moyenant la nourriture; & ainsi de la seconde à la troisième; en sorte qu'un seul Billet aura l'avantage de pouvoir remporter trois Lots.

Les Billets seront signés par Messieurs Abraham DE MONTMOLLIN, & Charles François BARBIER du Grand Conseil. La Ville prélevera toujours le dix pour cent sur les Lots. Le paiement s'en fera quinze jours après le tirage de chaque Classe, par Messrs. PETER & GIGAUD, Membres du Grand-Conseil, seuls Collecteurs de cette Loterie, à Neuchâtel chez lesquels le Bureau est ouvert dès à présent.

De même que chez Mr. André BOVAY fils à Genève, on payera chez ce dernier L. 2. 1. s. 6. d. pour la première Classe L. 4. 3 s. pour la seconde, & L. 6. 4. s. 6. d. pour la troisième, en tout L. 12. 9. s. de Suisse pour les 3. Classes.



LOTTERIE de 3 Classes composée de 3000
Billets à L 12 L 36000

Première CLASSE, à L 2 le Billet.

1	Lot	de	L	600
1	dit	de		300
1	dit	de		250
1	dit	de		200
1	dit	de		100
2		de	L 50	100
5		de	30	150
8		de	25	200
20		de	20	400
30		de	16	480
50		de	10	500
180		de	4	720
<hr/>				
300 Lots.				L 4000
<hr/>				<hr/>

Seconde CLASSE, de L 4 le Billet.

1	Lot	de	L	1600
1	dit	de		800
1	dit	de		400
1	dit	de		260
1	dit	de		160
4		de	L 100	400
6		de	80	480
10		de	50	500
15		de	40	600
20		de	30	600
40		de	20	800
100		de	16	1600
300		de	6	1800

500 Lots.	L 10000
-----------	---------

Troisième CLASSE, à L 6 le Billet.

1	Lot	de		L 5000
1	dit	de		2500
1	dit	de		1000
1	dit	de		600
1	dit	de		500
2		de	L 300	600
3		de	200	600
5		de	100	500
10		de	80	800
15		de	60	900
20		de	50	1000
40		de	30	1200
100		de	20	2000
300		de	16	4800

500 Lots.

L 22000

R E C A P I T U L A T I O N .

Ire Classe 3000 Billets	à L 2	L 6000
IIdé ditte 3000 dits	à 4	12000
III ^{me} ditte 3000 dits	à 6	18000

SORTIE

L 36000

Ire Classe 300 Lots	L 4000
IIdé ditte 500 dits	10000
III ^{me} ditte 500 dits	22000

1300 Lots

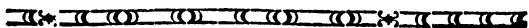
L 36000





E N I G M E.

IL est un tems , lecteurs , ou j'intéresse
 Chacun de me voir est charmé ,
 L'on me chérit , l'on me caresse
 D'un feu secret alors mon cœur est enflamé.
 Aisément près de moi l'on peut se satisfaire ;
 Je souffre volontiers qu'on me fasse la cour,
 Mais si quelqu'un voulant me marquer trop d'amour,
 Ose sur moi porter une main téméraire ,
 Sur le champ il subit une peine fèvère.
 Il est un tems & ce tems est bien près ,
 Ou , regardé comme un meuble inutile
 Êt relégué dans un obscur azyle
 On ne se souvient plus , lecteur , de mes bienfaits.



L O G O G R I P H E

ETRE moral , vertu rare & sublime.
 Mon existence est dans le cœur.
 Il ne faut rien pour m'oter toute estime
 Le hâle , en un instant peut secher une fleur
 D'une contrée en Amérique.
 Le nom , lecteur , je présente à tes yeux
 Nom donné par la politique
 Les flatteurs, s'ils pouvoient, abuseroient les dieux.
 Encore un mot & je te quitte
 Il t'offre un bien , la cause de tout bien
 C'est moi qui te soutiens , qui t'émeus, qui t'agite ,
 Sans moi tu ne sentirois rien.

Le mot de l'Enigme du mois de Février est une *houppé* à poudrer. Celui du premier Logogryphe est *couffin*, celui du second est *hallebarde*.



T A B L E.

L' ART de faire une Tragédie qui réussisse par M. P. S. M.	243
Sally, ou l'amour anglois, anecdote historique, par M. d'Arnaud.	249
Lettre à M. le Professeur de Félice.	255
Discours sur ce sujet; La prospérité découvre les vices & l'adversité les vertus.	729
Réponse à une question.	304
Le Philantrope, 4me Discours.	308
Des Erreurs utiles.	318
L'Epreuve du cœur.	322
Lettre aux Editeurs.	327
Annonces de Livres & Avis Divers.	330
Epitre à Iphise par M. d'Arnaud.	347
Epitre à une Religieuse par le même.	350
Le Pic-Nic, Chanson.	352
Plan de la 9me Loterie de Neuchâtel en Suisse.	358
Enigme. Logogryphe.	359